

*Elles habitent une île*

Texte

**Ariane Lessard**

Edition

**Delphine de Stoutz**

Suivi éditorial

**Dorothée Fraleux**

Documentation et notes

**Laurence Barbasetti**

Le texte d'Ariane Lessard a été réalisé pendant sa résidence au printemps 2021 dans l'Hôtel des Autrices.

Cette résidence a été effectuée en partenariat avec les productions Rhizome au Québec et grâce au soutien de l'Antenne du Québec en Allemagne (Berlin).

© Réseau des auteur·e·s francophones de Berlin

— Netzwerk französischsprachiger AutorInnen in Berlin e.V., 2021

[www.hoteldesautrices.com](http://www.hoteldesautrices.com)

## De l'océan Nord à la chambre 44

Je suis arrivée par l'océan Nord après environ trois semaines de navigation. Le bateau nous a laissées, elle et moi, sur un radeau au large d'une grande croûte de glace. Keno, une Inuite, nous attendait sur le désert blanc. Elle a dit de ne pas avoir peur de la glace, que c'était la route la plus solide. Nous avons marché avec elle et nos valises jusqu'à ce qu'elle dise voilà la terre ferme. Nous y avons laissé l'embarcation. Au loin devant nous se trouvait l'hôtel. Nous sommes arrivées masquées. Je trouve que l'autre femme qui a amarré avec moi possède des yeux magnifiques. Je ne l'ai vue que rapidement sans son masque dans la cafétéria du bateau, le reste du temps, je demeurais dans ma cellule, comme une bonne passagère, observant le liquide se foutre contre le hublot. Un lit, une petite salle de bain avec douche et un petit coin pour écrire.

Le pont était froid et j'y allais seule le soir, observer les astres qui prenaient toute la place de la nuit.

Nos pas se sont enfoncés dans la neige, ont fait crisser la neige, jusqu'à atteindre la façade nord du bâtiment. Et à force de longer ce mur, le sol est devenu plus tempéré. À l'angle Nord-Ouest, il n'y avait déjà plus de neige. J'ai vu

un jardin qui semblait encerclé d'une enceinte, et en face de lui, l'océan Ouest qui s'allongeait devant une plage avec un soleil. Nous sommes arrivées à une façade en pierre et la vieille dame a pris nos valises pour les désinfecter. La femme aux jolis yeux m'a regardée, mais nous n'avons rien dit. Nous nous sommes avancées vers la porte et une petite latina nous a ouvert. « Mesdames suivez-moi je suis Silvia. » J'ai enlevé mon manteau, qui n'était déjà plus de saison, et suivi les autres. Un grand hall s'ouvrait derrière l'entrée, éclairé par de larges fenêtres qui donnaient sur une cour intérieure où nous sommes ressorties. Je n'ai pas eu besoin de remettre mon manteau. Puis nous sommes passées par une autre salle, celle-là ornée de grands miroirs sur tous les murs et avec des lustres au plafond.

Un tapis avec de grosses fleurs en bouquet, en son centre, recouvre son sol. Deux portes à battant nous font pénétrer dans une cuisine très nette aux comptoirs en inox. Nous avons ensuite grimpé un escalier et Silvia nous a pointé deux chambres. 44 pour moi, 45 pour elle. « Vous habiterez ici pour vos confinements. » Je suis entrée dans la chambre qui contenait une salle de bain et une cuisinette avec un balcon. « Nous emmènerons vos bagages dans quelques minutes. » Et elle est partie. La porte a été fermée. Nouvelle cellule.

\*

Il y a un sentiment étonnant de se retrouver dans une chambre qui ne bouge plus. La mer, houleuse, m'avait

habituee à l'état des vagues. Je m'étends sur le lit double qui est plus confortable que celui de ma cabine. Je reste là, le visage enfoncé. Pendant un instant j'ai l'impression que la chambre tangué, mais c'est une illusion. J'ouvre l'œil et tourne la tête, mon manteau traîne sur le fauteuil adjacent au lit. Je prends mon calepin et dessine la chambre.

Mon lit vogue encore tandis que je m'endors la face contre le matelas.

\*

Je me réveille la bave sur l'édredon, à l'entente des cognements contre la porte. Je me précipite pour ouvrir, et trouve mon bagage déposé là. Pas de traces de Silvia ni de la femme aux jolis yeux. Je suis tentée d'aller cogner à sa porte, mais retourne dans ma chambre. Le soleil a baissé dans la fenêtre et illumine maintenant l'océan Ouest de manière stupéfiante. J'ouvre la double porte vitrée du balcon, et remarque la piscine juste dessous. Je suis fascinée, un instant, par cet œil qui se dessine, en son centre. Il flotte au milieu du bassin et les vagues donnent l'impression qu'il bouge. Personne ne nage.

Mon balcon est une continuation de l'isolement de la chambre. Entourée de deux murs, je me retrouve invisible des voisins. Seules les personnes qui peuplent la piscine et cet œil pourraient m'apercevoir.

Je suis tentée de me déshabiller.

\*

Note : C'est étrange qu'un territoire change si drastiquement de température au long d'une si courte promenade. Je sens que ce lieu a des secrets ou des enchantements et pourtant je n'ai pas peur.

\*

Je trouve déjà pénible de retourner dans ma cellule. Mais je comprends qu'il faut que je me confine. Je me demande combien de temps encore il faudra, avant que les économistes au pouvoir se rendent compte qu'il est temps de changer d'ère. Les pandémies seront répétitives autrement, infinies.

J'éventre mon sac sur le lit et place mes vêtements en pile sur la commode, mes calepins crayons et ordinateur sur la table ronde de la cuisinette, et mes livres sur la table de chevet. Je me rends à la salle de bain où je dépose ma trousse de toilette. Je n'y mets presque plus rien. Si je me rappelle mes premiers voyages dans la vingtaine, j'y collectionnais les accessoires. Entre autres, cette affreuse machine épilatoire électrique, qui avait failli mettre le feu à mon appartement parisien, à cause de son adaptateur déficient. Je pense que c'est un des moments qui m'ont poussée à arrêter l'épilation. S'il en va de ma sécurité, je préfère mes poils. J'y traînais aussi mon maquillage, un parfum, des bijoux, choses que je ne porte presque plus aujourd'hui. J'ai tout de même apporté un mascara et un bâton de rouge à lèvres. Je sais que j'en aurai besoin pour me tracer un visage, pendant ces deux semaines à me mirer

seule devant les glaces de la chambre et de la salle de bain. Je me regarde beaucoup pour faire passer le temps. J'ai développé ce réflexe depuis l'enfance, je ne sais pas si c'est un acte narcissique ou si c'est simplement une façon de me voir comme qui me voit, de me représenter mon image. Peut-être que c'est un réflexe animalier, comme une chatte qui ne comprend pas qu'elle est face à elle-même, se braque, croit peut-être se reconnaître puis se dédouble à nouveau. Dans mon appartement, à trois semaines de bateau, j'habite seule avec cette glace qui sert de porte à la douche. Alors parfois je suis avec une autre. Le confinement pandémique n'a pas beaucoup changé mon rapport à mon intimité. Je suis souvent seule. J'ai le loisir de l'éloignement quotidien.

\*

J'écris étendue sur mon lit même si la table ronde possède trois chaises. Je me regarde noircir les pages dans la grande glace qui se trouve au-dessus de la commode. J'étudie mes gestes. Les poignées donnent l'impression d'être d'autres yeux qui m'observent. Je jure que l'une d'elles me fera un clin d'œil d'ici la fin de ces deux semaines.

\*

La chambre possède une cuisinette avec un four et un mini-frigo qui contient des aliments végétaliens. Je me prépare un souper, mange, me recouche sur le lit. Ce qui sera difficile ces jours durant, c'est de ne pas avoir la place

pour marcher. Je ne comprends pas que personne n'utilise la piscine. Elles ont peut-être peur de cet œil qui pourrait regarder leurs jambes. J'ai hâte de pouvoir y plonger.

\*

La salle de bain est coquette. J'admire les motifs des carreaux quand je suis aux toilettes. J'ai remarqué une tuile posée à l'envers. Elle est située en bas, dans le coin inférieur au pied du bain. Elle change l'ordre des motifs. On est comme attirées par son insouciance. Je ne vois plus que cette tuile. Je me demande si les maçonnes l'ont fait exprès, il y a quoi, trente ans ? Elle détruit l'équilibre de toutes les autres, son ruban de fleurs roses est posé à l'inverse de la suite. Je suis obsédée.

Il faut monter une marche pour se rendre dans la douche. J'ai toujours la trouille de me laver seule dans une nouvelle salle de bain. Trop de scènes répétées de femmes tuées dans la céramique. Marion Crane morte dans la douche du Bates Motel. J'entends encore la musique. Wendy et Danny, réfugié-es dans la salle de bain dont la porte sera trouée à la hache par leur mari et père, et cette femme en décomposition dans le bain de la chambre 237 du même Overlook. Ou encore le gant de Freddy avec ses lames entre les cuisses de Nancy dans son bain moussant. Tout lie l'horreur, au corps nu d'une femme.

En même temps, c'est un des seuls endroits où je me sens véritablement confortable dans l'étude personnelle de mon corps. Je me mire dans les glaces, fais des façons à ma

double, paresse dans la baignoire. C'est comme si ce petit lieu avait été volé de l'intimité permise, ses murs troués par le male-gaze. J'ai eu peur pendant des années que l'on m'observe par la fissure camouflée derrière le cadre.

La salle de bain a longtemps été le refuge des mères qui souhaitaient s'échapper de la domesticité. La mode des living et dining rooms à aires ouvertes, dans les années 50, qui rendaient les enfants visibles en tout temps par la ménagère, venait avec son pendant négatif, les mères étaient toujours observées elles aussi. Le besoin d'un espace fermé, qui permet également ce lieu mental, était déjà étudié par Virginia Woolf en 1929. Bien sûr, il faut un espace en dehors de la salle de bain pour les femmes, sinon on devient prédestinées aux chiottes.

\*

Je me masturbe devant le miroir au-dessus des yeux de ma commode en regardant mes pauses. Mon corps se déleste des angoisses. Je m'endors au milieu du lit.

Je rêve que je touche cette tuile sacrilège dans la salle de bain. Les murs se déplient alors et laissent voir une entrée rectangulaire. Je me déplace entre le ciment comme emmurée. Il y a un palier à monter, pour s'introduire dans l'entre deux murs. C'est un tunnel. Je marche dans cet espace pieds nus et j'ai peur de me faire mordre par des rats ou des araignées. Je suis dans la poussière et je monte un escalier cylindrique qui me mène à ce qui semble être une aile abandonnée de l'hôtel. Espace dépeuplé, puis

caché dans la salle de bain de la chambre 44. Je vois les chambres E-1011 et E-1012. Quelle est donc cette aile E ? Subtilisée comme ça au hasard de deux vides, comme ces maisons Eel's Nest qui essaient dans l'architecture japonaise. Des maisons glissées dans les interstices libres entre deux autres habitations, des constructions sur les restes. Pourquoi avoir construit des chambres à l'intérieur d'autres chambres ? La 44 est la bouche de l'aile E. Je suis la bouche de l'aile E. J'ai l'impression de me trouver dans la tourelle d'un ancien château. Princesse prisonnière de sa chambre d'hôtel. E-1020, E-1025. J'avance dans ce couloir ancien et vétuste, de pierres et de bois. Puis j'ai peur de me piquer sur un fuseau. E-1027, la porte s'ouvre sans la clé, une rangée de fenêtres plus larges que hautes laissent voir une ligne de soleil à l'horizon. Je pensais que c'était la nuit dans mon rêve. Des miroirs en mobiles tournent accrochés aux plafonds.

Ma tour moyenâgeuse est devenue une pièce stylisée. Je sors sur le balcon qui a une vue imprenable. Je crois être située au-dessus de ma chambre, mais je n'ose pas m'avancer près de la balustrade, je me connais. Je tombe toujours dans mes rêves si je m'approche des précipices ou des vides. Ce vieux balcon pourrait tanguer, se détacher du mur et s'écraser dans la piscine et alors je tomberais dans l'eau moi aussi, avec de la brique et du mortier. Je ne tombe pas, mais pense à ma chute. La pensée de cette eau me réveille et je vais uriner.

\*

Assise sur la toilette, je fixe la tuile.

\*

En me recouchant, je prends alors conscience de la nouvelle chambre. Je n'ai pas tiré les rideaux de la porte vitrée, et les murs possèdent ces reflets, de la lune peut-être. Je me sens aussi souvent craintive des nouveaux sommeils dans des endroits inconnus. Il me faut environ une semaine pour me remettre de l'effroi d'un nouveau lit, d'une nouvelle pièce. Avec mon ex-copain, dans mon ancien appartement à Montréal, j'avais encore peur de la chambre deux ans après l'emménagement, si je devais y dormir seule. Les orteils toujours recouverts par la couette, pour éviter qu'un monstre ne les attrape dans la noirceur.

Je me lève et me dirige vers la porte vitrée pour couper la danse des lumières au plafond. J'ouvre la porte quelques minutes pour prendre l'air, et j'entends des clapotements dans la piscine. Par-dessus mon balcon, j'observe ce groupe de nageuses qui font de l'aquaforme dans la nuit. C'est une heure matinale que je ne joins que rarement, à moins d'être saoule ou d'avoir une envie pressante. Je souris devant ces sirènes en casques de bain et retourne me coucher.

Au réveil, je regarde mon carnet et je me rends compte que j'y ai noté des choses dans la nuit.

\*

Note : Il faut toujours une femme qui tombe du toit ou qui saute d'une fenêtre pour faire un bon livre. C'est sa chute qui est importante, l'image de la chute.

\*

Note : Je veux ouvrir la porte et sortir d'ici.

\*

*«Seule nécessité, l'occupation du lit. Vide, il m'inquiète.»*

Sophie Calle, *Les Dormeurs*.

J'écris enfin sur la table, pour mieux observer le lit. Tout de même, cet espace intime devient un lieu de partage dans l'hôtel. Qui était étendue là avant moi ? Sur quelles empreintes est-ce que je me couche ? Depuis quelque temps je dors seule et je me suis habituée à cette solitude. Je dors entre deux oreillers, peut-être pour mimer les corps ou tracer les frontières du mien. Je ne sais plus ce qui m'a poussée à m'encadrer de cette manière avant le sommeil. Je pense que mes oreillers sont peut-être devenus les toutous dans lesquels je projetais mes amulettes protectrices. La géographie intime du lit est sans cesse à refaire. Dans mon lit je parle, je pète, je fume, je mange, je dors, je ris, je tombe amoureuse, je fais l'amour, je me fais violer, je paresse, j'écris, je me confie, je meurs. Et c'est comme ça dans toutes les maisons.

\*

*«The bed is one of the most critical sites of social, cultural, artistic, psychological, medical, sexual and economic transactions.»*

Beatriz Colomina, *The century of the bed.*

Un bateau s'amarre sur le quai de l'océan Ouest, en sortent quelques femmes qui sont accueillies. Elles marchent vers cette tente et seront probablement mises dans des chambres elles aussi, dans l'attente. Plus qu'une semaine avant de sortir de la chambre de mon lit.

Je rêve à nouveau à ce tunnel par la tuile décentrée. Cette fois, les passages me mènent plutôt vers le bas et je descends dans les entrailles de l'hôtel, retrouvant le sentiment du château. Je m'imagine me diriger vers les donjons. Les lieux sont-ils construits sur des décombres comme dans un hôtel palimpseste ? Peut-être n'existe-t-il que des refondations. Je descends encore ces escaliers de pierre sans chaussures et je me trouve stupide de cet oubli répété. Je suis déjà trop enfoncée dans les murs pour revenir, et puis qui ici est véritablement capable d'influencer ses rêves ? Je ne veux pas me réveiller alors je descends. Je ne ressens pas la froideur des paliers, ce n'est que cette peur qui s'agrippe encore, celle de marcher sur un animal. J'arrive dans une grande salle qui me semble être un vestige d'habitation. Le plafond est bas et des poutres le soutiennent. Je marche dans cet espace qui me

semble ancien, comme dans des ruines. Je suis allée trop creux peut-être. Je me trouve dans les fondations. L'impression grandissante d'une présence dans la cave avec moi me fait frissonner. Quand je cherche à rejoindre l'escalier, je ne le retrouve plus, l'endroit où il était situé semble s'être rebouché. Les poutres flanchent sous le poids du plafond et me voilà ensevelie.

Qui était là, avec moi dans les ruines, avant que je disparaisse ?

\*

Note : Il faut retourner aux origines du lieu pour comprendre ce qui en a poussé la ré-habitation. Où suis-je? Qui a habité cette chambre puis cet hôtel puis ce château ancien avant moi? Il s'agit de créer une histoire de femmes.

\*

Je me demande comment vit la femme aux jolis yeux dans sa chambre jumelle. Écrit-elle elle aussi ? Est-ce qu'elle pense à moi ? Pourquoi sommes-nous arrivées seules ensemble sur ce bateau alors que les débarquements depuis l'océan Ouest semblent être quotidiens ? Les nageuses continuent leurs exercices à l'aurore dans la piscine. Je me suis mise à me réveiller tous les jours vers quatre heures pour les observer. Je fais des siestes fréquemment dans la journée pour reprendre mes heures de sommeil et comprendre l'architecture de l'hôtel. Les yeux de ma commode me regardent continuellement. Je voudrais les crever. Plus qu'un jour et je pourrai enfin sortir de cette chambre.

\*

J'attends que l'on vienne m'autoriser à sortir. Je passe la journée sur mon lit à paresser puis me déplace au balcon, la piscine est toujours vide. Je vais à la salle de bain, me regarde dans tous les miroirs. J'entre et ressors ce ventre, plisse et déplisse ce front, ouvre et ferme ma bouche. Puis je regarde la tuile.

Le soleil se couche sur l'océan Ouest et personne n'est venue me chercher. Je ne sais pas si elles m'ont oubliée ici ou si je devrais sortir moi-même. Je pourrais ouvrir et crier, ou avertir les baigneuses demain matin. On s'habitue vite à ne voir personne. On se met à se parler beaucoup, à faire des siestes et à rêver et s'imaginer des trucs. Je me décide quand même à accéder à la porte. J'enlève les verrous, qui ne m'auront servi à rien, et j'ouvre. À la place de la sortie qui est aussi l'entrée se trouve un mur qui a été construit sans que je ne me rende compte de rien. Je ne peux pas le croire et tends la main pour le toucher. Il est aussi froid qu'auraient dû être ces paliers que je descendais quelques nuits plus tôt. Je le pousse, mais il est solide. Je hurle pour qu'on vienne le détruire, que sais-je, avec une masse. Je vais chercher une chaise et je la tire violemment contre ce qui devait être troué. Je ne comprends pas ce jeu. Je rage contre cette paroi. La cogne avec mes jointures, la botte. Je vais au balcon et crie encore de plus belle. Je ne trouve pas ça drôle. « Sortez-moi de cette chambre ! À l'aide ! » Je suis une princesse dans sa tour et ça me répugne. Pourquoi m'ont-elles enfermée ici ?

Tout à coup, comme propulsée par ma voix, la femme aux jolis yeux saute de son balcon. Elle apparaît en chute libre à ma droite et atterrit dans l'œil de la piscine en un fracas énorme suivi du bruit des remous. Je regarde son corps qui valse avec ses vêtements dans l'eau. Toute la surface est brouillée. J'espère qu'elle ne s'est pas tuée. Je suis tendue, accrochée à la rambarde. Je hurle à nouveau pour qu'on aille voir si elle est morte. Elle fait des bulles, j'espère qu'elle ne se noiera pas. Je suis aux premières loges de ce spectacle funèbre. Je ne veux pas sauter avant qu'elle remonte. Une morte vaut mieux que deux. Mais si je reste enfermée dans la chambre, je finirai par manquer de nourriture. La femme remonte. J'accompagne son inspiration comme si j'avais oublié de respirer. Elle émerge dans l'eau et se met à rire d'un rire fou. Elle s'étend sur le dos et flotte. Je lui crie après. Elle m'observe depuis la cour, nage vers moi. « Je regardais la piscine voyeuse depuis hier, je pensais être dans la partie creuse et j'avais raison ! Ta chambre est du côté non creux et je doute que tu t'en sortes. Je touche au fond ici. » Elle me dit ça en se redressant, posant ses pieds au sol, l'eau lui arrête à la poitrine. Je ne pourrai pas sauter.

« Tu avais un mur à ta porte ?

— Oui ! Hahaha ! »

Elle rit tandis qu'elle replonge dans l'eau. Je suis subjuguée. Comment sortir si la chambre 44 est devant la partie non creuse de la piscine ? Je me mets à paniquer. Je pense que je fais une crise. Je vais à la salle de bain m'asperger le visage d'eau. Puis je regarde la tuile. C'est le temps je pense. J'appuie sur celle qui est posée à l'envers.

\*

Ce que tout ça peut être cryptique. J'ai besoin d'air. Je ne sais pas ce qui m'a fait concevoir ce passage en songes. Je m'insère dans les murs pour trouver une issue. L'escalier de l'aile E et celui du donjon ont disparu. C'est un nouveau tunnel. J'ai traîné mon sac et enfilé mes chaussures pour éviter l'inconfort de mes rêves. Je marche dans cet espace qui rapetisse à mesure que je m'enfonce. Il faut que je me mette à quatre pattes, puis à ramper en poussant mon sac au-devant de moi. J'arrive à cet endroit où le sol et le plafond se rejoignent et je bute au bout du tunnel. Je braille et hurle encore à qui peut m'entendre, avant de ramper difficilement de reculons pour rejoindre l'agrandissement du tunnel. Je pourrais me laisser mourir de désespoir dans ce passage, mais ça me ressemble peu. Je me relève et fais demi-tour. De retour à la chambre, je vais dans le tiroir de la cuisinette chercher des couteaux et des fourchettes qui me seront peut-être utiles, je me dis stupidement, si je commence à entailler le sol. Je suis une prisonnière qui va se creuser son évasion. Je retourne au tunnel, qui a repris la forme de l'aile E. Je grogne, mais décide de monter quand même cet escalier cylindrique qui ressemble à un grand sablier. Je me demande si mon sac a disparu, avalé par ce tunnel en cul-de-sac. Il ne me reste plus que mon calepin. J'ai perdu mon ordinateur. Et peut-être qu'il me reste trois carottes dans le mini-frigo de la chambre 44. J'essaie les poignées, mais toutes les serrures sont encore barrées. Cette fois, même la E-1027 est verrouillée. Je redescends l'escalier cylindrique et retourne dans la salle de bain. Les miroirs me montrent sale et pleine de terre.

Cette fois-ci l'escalier vers le donjon est de retour. Je le descends. Je hume l'air rafraîchi de la cave qui se fait sentir depuis le haut des marches. Je me creuse une tombe en descendant l'escalier. L'air a un goût de champignons et de racines. Je connais ce lieu puisque je l'ai descendu une première fois. En temps normal, j'aurais aussi peur de ce cliché de la femme qui descend dans la cave, il appartient aussi à l'imaginaire de l'horreur répétitif. Elle se dirige droit vers le monstre. On entendra encore ses cris depuis le rez-de-chaussée, peut-être depuis l'étage. Elle trouvera dans cette cave, une petite fenêtre pour s'échapper, une fenêtre trop serrée pour son corps. Pendant qu'elle continuera de creuser, à essayer de sortir de cette brèche, le monstre sera réveillé. Elle réussira à mettre la main dehors, toucher le sol de l'autre côté, et s'avancer pour se retirer complètement, et la bête sera très proche de la fenêtre. Ses fesses sautilleront par l'embrasure et le monstre sera derrière elle. Je m'imagine toujours des scénarios de ce genre. Mais ce ne sont que des scénarios et je suis entre les murs. J'arrive à ce que je crois être le dernier sol. Revois les ruines de mon dernier songe. Ce plafond et les poutres qui le soutiennent. Il y a quelque chose ici-bas que l'on ressent comme si l'on était dans les entrailles de quelque chose. Je dirais la Terre ou l'Histoire. Mais je préfère les choses qui ne sont pas écrites par des hommes. La Terre alors. J'avance sur ce sol poussiéreux, espérant ne pas tomber plus creux. Puis je trouve cette vieille porte de bois qui s'ouvre sur quelques marches. Je traverse, et tombe sur ces deux autres portes qui s'ouvrent, cette fois-ci à l'horizontale, au-dessus de moi. Je soulève celle de droite, et me retrouve au milieu d'une cabane dont

le plafond est constitué de fenêtres. C'est humide, il y a des plantes qui poussent tout autour de moi.



## De l'océan Nord à la chambre 45 (Tamisha)

Le voyage à bord du navire ne m'a pas fait bien feeler. J'ai eu mal au cœur souvent même si j'avais traîné mes médicaments contre le mal de mer. Je ne suis pas beaucoup sortie de ma chambre. J'ai essayé de manger et de prendre l'air le plus souvent possible, mais ça ne me faisait pas me sentir mieux. Le beau marin m'a mis des gouttes de menthe derrière les oreilles avant de me pénétrer. La pandémie m'a coupée d'une bonne partie des profits habituels. Je me suis mise riche pendant la traversée. Sur les bateaux, c'est comme si le virus n'existait plus, ou presque. Ça faisait longtemps que j'avais eu du sexe avec une personne et pas seulement de manière virtuelle. J'ai gardé une liste de mes clients, leurs noms, quand ils me le disaient, et ce qu'ils me donnaient. Je n'ai pas toujours des prix fixes. Surtout sur un bateau. Tout est variable.

À notre arrivée aux abords de la rive, on nous a fait descendre sur un radeau elle et moi. Puis on nous a dirigées à travers les glaces, vers un endroit solide, ou Keno, une femme autochtone, nous attendait au milieu de cette glace. Elle avait dû entendre la corne de brume. Je suis descendue du radeau avec la Québécoise.

\*

Il fait froid au Nord et chaud à l'Ouest. Manigances atmosphériques ou métaphysiques ? On me donne la chambre 45. Cosy, bien qu'épurée. Je regarde aux deux jours le bateau qui arrive depuis l'océan Ouest. Je me demande où elles peuvent bien héberger autant de femmes. Nous sommes nord-américaines et cela nous rend privilégiées d'une étrange façon, même si ma peau restera toujours un enjeu visible et un obstacle à la facilité.

Je suis toujours dans cet entre-deux, entre le milieu du sexe choisi et non choisi. Entre l'état de pauvreté du départ, et la place que j'ai trouvée aujourd'hui. J'ai accédé à une certaine protection en entrant dans le cyberspace. Cela vient aussi avec une perte du contact physique avec les hommes. Pourtant, vers la fin, quand j'exerçais à mon propre compte, avec des clients qui recherchaient mon type, j'avais la belle affaire. En dehors du travail, si je me promène dans la rue, je suis encore la femme noire qu'on regarde avec insistance. Mon corps provoque encore souvent une réaction exacerbée chez certaines personnes, parce que je suis trans. Plus jeune, je trouvais ça délicat, je ne disais pas toujours qui j'étais, fascinée parfois par ces hommes qui sont repoussés par leur propre attirance. Je suis assez high fem, ce qui peut en amener plusieurs à croire que j'ai eu une chirurgie. Je suis hors du corps normé, qui existe surtout pour nous maintenir à l'écart, nous, les différent·es. Je me considère femme depuis l'enfance, et ma queue n'a jamais interféré dans tout ça.

L'hôtel a souvent été, par le passé, l'endroit des rendez-vous. Je ne voulais pas faire ça chez moi, et eux voulaient

l'espace le plus sûr à leur anonymat. Dans presque chaque ville américaine où j'ai travaillé, c'est dans ce lieu que j'ai pratiqué. Je suis passée des motels crades aux espaces plus luxueux, où les hommes, souvent riches et désirant être soumis, payaient la chambre et beaucoup plus. Et lentement, je dirais à la fois à cause de la violence et de la criminalisation, je suis devenue une cybertravailleuse. Ces derniers temps ont aussi amplifié ma recherche en dehors du corps physique, pour explorer sa représentation, son iconographie. Toutes les putes que je connais sont à fond dans la performance du genre, elles savent très bien ce que leurs corps représentent. Mon travail en est un de care, d'exploration, d'écoute, et toutes ces possibilités émergent de ma recherche visuelle en ligne. Je m'amuse à dire que je suis la psy, l'épouse puis l'amante de mes clients. Ils apparaissent dans les rectangles de mon écran et nous naviguons. La plupart ne recherchent pas nécessairement de stimulation sexuelle, certains veulent juste parler, me découvrir, jouer. Bien entendu, toute interaction virtuelle vient avec son pendant négatif. Je suis constamment surveillée, menacée, bannie.

Certaines personnes préfèrent ne pas voir le travail du sexe, comme un travail. Pourtant nous existons, probablement pour toujours, à moins que toutes les femmes soient remplacées par des robotes. Et encore là, ça sera un travail, simplement, automatisé.

*«Sex workers are a criminalised people who society does not see as deserving of respect, privacy, security, or safe labor conditions and I say fuck that! We must decriminalise sex work, and this includes digital space.»*

SX Noir, «We must decriminalise sex work, and this includes digital space », i-d

\*

Je me sens en sécurité dans la chambre 45. Je sais que l'autre fille est dans la chambre d'à côté. J'ai aussi remarqué que toutes les nuits, quelqu'un se tient devant ma porte et n'entre pas. Ce comportement pourrait me rendre insécure, mais j'aime, étrangement, me sentir observée. J'oppose par contre une différence flagrante entre l'observation et la surveillance, ou la policisation. J'aime être regardée et recevoir de l'attention, le regard est à la genèse même de mon métier, mais je ne supporte pas que l'on m'espionne en tenant un discours moralisateur sur ma pratique. Et c'est effectivement ce qui arrive dans le cyberspace, ce contrôle de l'image, particulièrement celle des femmes, particulièrement celle de femmes noires, et encore plus celle des travailleuses du sexe. Si je n'ai ni cet espace dans la vie réelle, ni dans les communautés virtuelles, alors où est-ce que je me terre ?

Je ne sais plus le nombre de photos que j'ai publiées en ayant peur de faire disparaître mon compte Instagram, parce qu'elles étaient too much. Il y a pourtant beaucoup d'instagrammeuses blanches qui postent leurs photos de hot babes et ça ne dérange personne. C'est quand c'est pour un

échange d'argent lié à la prostitution que ça les dérange, mais l'argent est souvent lié à la prostitution, et celle-là n'implique pas toujours de la sexualité. Je le répète, c'est un métier. Dirait-on à une pâtissière d'arrêter de montrer ses gâteaux ?

La Québécoise se parle beaucoup à voix haute, ce n'est pas bien insonorisé. Elle a l'air angoissée, ou alors elle est en pleine exploration avec ses ami.es imaginaires. Je pense que nous nous trouvons dans une aile temporaire, qui sert à l'accueil des femmes qui arrivent de l'océan Nord. C'est pour ça qu'il y a si peu de chambres, et qu'elles sont situées si près de la cuisine... Hahaha. Je me dis que toutes les nuits, Silvia la latina vient chérir mon sommeil, devant la porte, et je dors un peu mieux. Dans le dernier bloc appartement où j'ai vécu à Atlanta, il y a eu plusieurs descentes de police, et toujours je pensais, me cherchent-ils en pensant à une autre ? Qui décide de la bonne façon de gagner sa vie ? J'étais dans la rue tous les jours ces derniers mois, dans des manifs BLM avec mon groupe d'allié.es LGBTQ+. Say her name motherfuckers!

Je n'ai pas de judas à ma porte et je ne veux pas ouvrir puisqu'on me demande de me cloîtrer, mais je voudrais savoir qui se tient là, devant chez moi.

\*

*«I have been working to change the way I speak and write, to incorporate in the manner of telling a sense of place, of not just who I am in the present but where I am coming from, the multiple voices within me.»*

bell hooks, *Yearning: Race, Gender and cultural politics*,  
South End Press

Je pratique mon yoga entre la cuisinette et mon lit, ferme mes yeux comme pour éteindre le bruit continu du mini-frigo. Aummmmm. Je regarde mon sexe poindre entre mes cuisses rasées. Coucou. Je ressens la présence de cette personne qui se tient derrière ma porte, numéro 45. Aummmmm. La pomme de douche laisse couler une goutte. Je passe en posture du chat, que d'autres nomment doggy style. Aummmmm. La Québ gueule dans la 44. Je me rappelle mes parents qui se criaient après quand j'étais jeune, on les entendait dans ma chambre avec ma sœur. Tous les murs entre les échos. Je me remémore bell hooks comme un mantra.

\*

Aujourd'hui marque la fin de ma quarantaine, je ne sais pas si elles viendront cogner à ma porte pour m'inviter à sortir. Ce n'est pas toutes les semaines que je peux dormir seule si longtemps. Je profite des moments qu'il me reste dans cette intimité nouvelle, avant de sortir pour aller à la rencontre des autres habitantes. Il va falloir que je me réapproprie mon corps dans l'espace. Que je réapprenne

aussi celui des autres.

\*

Il est midi et personne n'est encore venu frapper. J'ouvre alors la porte de ma chambre et trouve ce mur qui a été construit à la place du porche. C'est bien moi ça, ne pas me rendre compte que la présence que je crois protectrice est en fait en train de me mettre en prison. Je ne comprends pas ce que ce mur fait là. Je me rends au balcon, regarde cette piscine étrange avec son œil, vidée de nageuses tous les jours depuis que je suis arrivée, il y a deux semaines. Je pense que je pourrais sauter.

\*

La Québécoise est en train de virer folle, je pense qu'elle lance tous les objets qu'elle trouve contre le mur de la porte. Je comprends enfin son vacarme même s'il me semble absolument inutile. Il va falloir qu'elle se calme, sinon on va la retrouver le crâne fracassé contre le mur, ou alors on ne la retrouvera jamais, parce que nous sommes toutes enfermées.

Je pense que c'est le moment. Je l'entends qui vient sur le balcon en criant à l'aide. Je suis prête à sauter.

\*

Le moment de l'entrée en eau a été comme une deuxième naissance. C'est que je croyais sauter directement vers ma

mort. Et si la piscine n'avait pas été assez creuse ? Je me sens tout d'un coup remplie d'une énergie renouvelée, de conquête. Elle me regarde depuis son balcon et je ne peux pas m'empêcher de rire devant sa tête. Elle ne peut pas sauter.

Je vais aller avertir les autres. C'est quoi cette affaire de mettre des murs devant la sortie ? Quand je la vois disparaître de son balcon, je finis ma trempette et entre dans ce qui semble être le bar de l'hôtel. Je laisse tomber de l'eau sur le plancher poli, mais c'est le moindre de mes soucis, après ce plongeon qu'elles m'ont elles-mêmes obligée d'effectuer. La salle est vide et je me rends derrière le comptoir pour me servir un verre que je pense mériter. Cul sec. Je me sens revigorée encore une fois. Plongeon, et premier whisky, depuis deux semaines. Wou ! Quelque chose comme une libération. J'entre alors dans le lounge et reconnais Silvia qui vient vers moi avec un large sourire. « Spectaculaire, spectaculaire ! Vous avez fait un choix intéressant avec la piscine ! » Décidément, je me suis encore embarquée dans une histoire abracadabrante. « Pourquoi le mur ?

— Pour que vous jouiez avec l'espace. Quand il n'y a plus de porte, il faut en créer une nouvelle. »

C'est une réponse qui lui apparaît évidente alors j'acquiesce. Il faut toujours faire avec ce qu'on a.

« Vous auriez une échelle, par hasard ? »

## Du tunnel de la salle de bain de la chambre 44 vers la serre

Je me promène dans la vieille serre vitrée.

Je ne peux pas expliquer ma joie qui semble émaner de moi comme si j'étais une sainte. Je ressens presque les élans de mon cœur qui me poussent vers les tomates, qui sentent la tomate jusque dans leurs tiges. J'ai envie de tout goûter, mais je me retiens, j'imagine que cette nourriture est pour elles toutes. Mais je suis aussi ulcérée par ce mur qui bloque la chambre 44 et l'incompréhension qu'il me produit. Je possède aussi maintenant ce tunnel qui va dans les entrailles négatives du château-hôtel. Haha ! On dirait que je suis en plein trip de mush. J'ai peur, mais je vis quelque chose de nouveau. Quelque chose de cette terre qui me rend hallucinée. J'inspire comme dans une journée d'été. Je me promène dans les rangs, il y a toutes sortes de légumes, de fruits, d'herbes. J'avais besoin d'émerger ici. Les portes de la serre s'ouvrent et laissent entrer une femme âgée. Elle me sourit et me salue.

« L'emmuration s'est bien passée ? C'est le rituel d'entrée hihi.

— Je suis devenue les murs. Je contrôle l'espace et la création des portes. »

Elle s'approche de moi et place sa main sur mon front. C'est une main de grand-mère, toute coussinée, mais élégante. Je suis tout de suite confortable avec sa chaleur. « Vous êtes ici depuis quand ? » Elle me pointe une date, ancrée dans une pierre, qui forme la base du mur de la serre. Je ne sais pas pourquoi, je me mets à pleurer. Je suis une personne qui a peur de beaucoup de choses.

## De l'océan Ouest à la tente Ouest (Yasmine)

J'ai flotté sur le dos en tenant un morceau de bois dans mes bras. Je ne sais pas combien de temps. Je pense que son calcul ne veut plus dire grand-chose.

Ma peau a brûlé au soleil.

Je ne sais pas ce qui m'a fait tenir ce tronçon si longtemps. Mes mains s'agrippent malgré moi, sinon je me serais laissée couler.

J'ai toujours cette odeur qui revient. Un mélange d'agrumes et de gaz. Je flotte et je pense à ma mère qui cueille les citrons. Puis à ce bateau surchargé et à son moteur qui explose.

Ma peau sent le sel, le zeste et le carburant.

Je me souviens du fond de l'eau, et d'avoir nagé vers ce que je croyais être l'en haut. Le soleil me semblait miroiter en ce sens. Mes poumons me faisaient mal. Et j'ai émergé.

\*

L'inspiration la plus pleine de ma mémoire. La deuxième, sans doute.

\*

Quand on m'a lancé une bouée, je ne savais plus comment lâcher ce tronçon. Quelque chose m'y maintenait cramponnée. Mes mains n'écoulaient plus.

Elles ont lancé une corde autour de moi et de mon morceau. Je me suis laissée glisser comme un animal qu'on attrape. Me suis laissée porter vers leur bateau en pensant à l'autre qui avait coulé. Quelque chose en moi ne voulait pas. Elles m'ont hissée par-dessus bord. J'ai été surprise que ce soient trois femmes. Toutes avec des peaux foncées.

J'ai essayé de leur dire merci.

\*

À bord, il y avait d'autres femmes. Mais je n'ai pas vu Nadia.

\*

La première nuit après l'accostage, j'étais dans cette tente. Séparée des autres par des paravents. Les infirmières nous ont examinées. J'ai bu et mangé, mais je n'avais pas d'appétit. Elles m'ont bandé mon bras blessé.

\*

Le lendemain, elles sont venues chercher certaines d'entre nous. J'ai encore bu, mais je n'avais pas faim. J'ai dormi pour la première fois d'un sommeil profond. J'ai vu ma mère dans le champ près des clémentiniers.

\*

Une nuit, je me suis réveillée en sueurs dans la tente. Je me suis levée de mon lit, pour la première fois depuis quelques jours. J'étais étourdie, mais il fallait que je sorte de cet abri. Je pense que la tente était vide. Je n'ai vu personne. Mes pieds nus ont frôlé cette herbe fraîche. Il n'existe pas chez moi, ce tapis vert. Je me suis roulée dessus, et ses gouttes ont pénétré ma peau, puis je me suis endormie. Des femmes âgées en route vers la piscine m'ont tirée du sommeil alors qu'il faisait encore nuit. Elles devaient être une dizaine, ont sauté à l'eau. Je divague sans doute, je suis peut-être encore dans la mer.

\*

Une infirmière est revenue prendre ma température. Elle m'a ramené de l'eau, je crois boire encore tout ce liquide qui me contenait quelques jours auparavant. Je vais devenir pleine. Je flotterai toujours alors. Mais j'ai soif. Je bois et je ne pisse jamais tellement j'ai chaud. Je suis restée trop longtemps sous ce soleil qui me faisait fondre. Je me rappelle des pirates, du bateau qui brûle et coule. Je suis sur ce bateau.

\*

Encore une autre nuit à me réveiller en sueur. Je sors de la tente. Regarde cette danse de vieilles femmes dans la piscine. Je m'assois sur une chaise longue en périphérie. J'aperçois aussi cette fille qui les fixe depuis son balcon situé au-dessus. Les nageuses ne semblent pas me voir, elles font leurs pirouettes et se parlent dans une langue que je prends pour du chinois. Je ne saurais deviner leurs origines qui doivent être diverses. Elles font aller leurs bras dans la piscine, marchent sur place, font la ronde. Elles s'amuse. Puis leur routine se termine et elles font la file devant l'échelle pour ressortir du bassin. Une dame s'adresse à moi en me déposant une serviette à distance. Je comprends qu'elle me l'offre. Alors que toutes les femmes sont entrées dans la cabane de bois qui jouxte ma tente, et que la fille a quitté son balcon, je regarde cette eau menaçante. Il y a à peine quelques jours je croyais m'y noyer. Il faut que je réapprivoise ma peur de toute cette eau. Je me déshabille et m'immerge à mon tour. Mon bras ne me fait presque plus mal. Je marche en frôlant ce plancher dallé en forme d'amande, qui empêche la panique de me gagner. Je peux toucher le fond et alors c'est un endroit sûr. Je sais que je suis dans la piscine et pas dans la mer. J'ai pied. Je ne vais pas mourir. Je frotte mes membres sales dans cette eau. Mes mains glissent sur ma peau, flattent toute sa surface. Je m'approche de cette pente qui mène vers l'espace creux. Nadia est-elle restée au fond de la mer ? Je devais la protéger. Maman est dans son champ au village. Ma ville a été détruite. Puis toutes les autres villes.

J'aimerais avoir des branchies pour vivre toujours dans

l'eau sans difficulté ou danger de mort. Les surfaces terrestres sont depuis trop longtemps l'histoire des hommes. Ils se battent pour une parcelle de terre au lieu de vivre ensemble par-dessus. Ce qui nous reste à nous, c'est toute cette eau. Il me faut redevenir marine.

\*

L'infirmière a dit que je prenais du mieux. Bientôt je vais pouvoir entrer dans l'hôtel. Trouver Nadia.



## De la serre au bar de l'hôtel

Son nom, elle me dit, est Madame Dou. Elle s'occupe de la serre depuis plusieurs années. « Je ne sais pas pourquoi j'ai pleuré. »

Elle dit que c'est bien de pleurer, que rien ne fait plus de bien devant l'incompréhension. Elle a construit la serre sur les ruines d'une maison très ancienne. Elle et ses amies hortultrices ont aussi créé des jardins tout autour de l'hôtel. Elles cultivent des fruits et des légumes à l'année pour leur subsistance. Puis la forêt leur permet la cueillette de champignons, racines ou herbes. Le reste arrive par bateau. Elles prônent une alimentation végétalienne. Chacune travaille à la terre et les cuisines aussi sont collectives. Les tâches ménagères peuvent être rotatives, changées selon les humeurs. Certaines préfèrent aussi conserver une routine et travailler avec leurs amies sur des projets à long terme, tout est possible. Elle me fait visiter.

La plupart des femmes habitent l'hôtel, mais certaines préfèrent aussi demeurer à l'extérieur du bâtiment. Madame Dou réside dans une maisonnette adjacente à la serre.

« L'hôtel possède quatre ailes. Aile A, aile B, aile C et aile D.  
— Et l'aile E ? »

Elle me regarde fixement en souriant. Je comprends par là que j'amène un sujet dont on ne parlera pas aujourd'hui.

\*

Nous entrons dans la cuisine par une porte côté jardin. Des femmes s'y attardent à préparer les repas. Je reconnais Silvia qui s'approche et me serre dans ses bras.

« Pas trop fâchée ? On m'a dit que tu avais eu une forte réaction à l'emmurement. Tu sais, j'ai réagi de la même façon quand je suis arrivée il y a quarante ans.

— Ça va mieux maintenant, Madame Dou et la serre m'ont calmée. »

Nous nous lavons les mains et aidons à la préparation du repas. Autour des îlots de la cuisine se trouve une vingtaine de femmes qui s'activent à différentes tâches. Certaines concoctent le dîner, d'autres débutent des éléments du souper, et d'autres encore transforment les aliments cueillis dans les jardins, la serre ou la forêt. Je coupe des patates pendant que Madame Dou chantonne.

« Est-ce que toutes les filles mangent ensemble ?

— Tu attends quelqu'une ? »

Je me sens rougir jusqu'aux oreilles.

\*

Nous avons transféré les plats vers les réchauds de la cafétéria. À midi, nous avons servi les femmes qui sont venues chercher à dîner. La plupart me saluaient, mais j'ai

oublié les noms de tout le monde. Je me suis demandé si la femme noire aux beaux yeux allait venir se servir. Sait-elle seulement qu'elle peut venir manger ? À la fin du service nous sommes allées nous asseoir dans le bar pour manger nous aussi. Celles qui avaient terminé leurs assiettes s'affairaient déjà au ramassage et à la vaisselle. Autour de notre table se trouvaient Roaa, une enseignante de langues, Romane, une infirmière, Felcie et Danaé, respectivement biologiste et archéologue. Toutes avaient une attention particulière vis-à-vis de moi et je me suis sentie accueillie enfin, mieux qu'après le mur. Elles semblent toutes avoir Madame Dou en haute estime, et je les comprends. Elle doit être l'une des plus anciennes. Si je me fie à cette date inscrite dans les ruines de la serre, Madame Dou doit être immémoriale.

« Toutes les personnes qui arrivent ont des spécialisations ?  
— Non ! Mais toutes les femmes apprennent vite avec les autres. L'enseignement se fait sur le terrain, d'égal à égal. Nous faisons notre propre université.  
— Oh ! Et, est-ce qu'il y a une architecte ? »



## De la chambre 44 à l'aile A

(Tamisha)

Je suis montée dans l'échelle pour voir si la fille de la 44 s'était éclaté la tête sur son mur, mais je ne l'ai trouvée nulle part. Elle s'est volatilisée. Du haut de son balcon, j'ai vu le navire de l'océan Ouest qui amarrait. Je suis redescendue. En marchant vers le quai, je suis passée devant une tente et cette cabane qui ressemble à un sauna. J'ai croisé ces femmes qui sortaient du bateau. Des Africaines et des femmes du Proche ou Moyen-Orient. Elles semblent avoir été secourues sur les îles.

Quand elles ont toutes été accompagnées par les médecins et les infirmières, le pont est redevenu vide. Puis les membres de l'équipage ont commencé à sortir. Elles avaient des attitudes de guerrières rebelles. On aurait dit un band de féministes punks. La première, Warsama, portait une chienne de travail ouverte sur sa peau très noire. Son afro et ses lunettes de soleil style aviatrice lui donnaient une allure de fashion girl. Farah, petite, mais carrée, portait un short évasé et une camisole qui laissaient voir ses épaules bronzées de nageuse. Et Maria, avec son t-shirt de Bikini Kill et ses sarouels, avait les bras entièrement tatoués. Enfin, la Capitaine est arrivée en haut de la descente, sa pipe entre les dents, cheveux bleachés et veston oversize sur sa chienne, il ne lui manquait plus qu'un oiseau à l'épaule.

\*

Les filles m'ont demandé de l'aide pour débarquer le matériel du bateau. Il y avait peut-être une quarantaine de caisses qu'on a mises sur des chariots à bagages de l'hôtel, et qu'on a roulé jusque dans le hall de la réception. Une chaîne de femmes qui se sont mises à ramasser les caisses pour les porter dans les pièces où elles allaient servir s'est formée. Plusieurs à la cuisine, d'autres vers le bar, d'autres, prenant la direction de l'ascenseur.

Warsama, Maria et Farah m'ont dit avoir tout appris des manœuvres en mer avec la Capitaine, Kass Argo. C'est une personne qui m'a tout de suite fait une forte impression, qui semble impénétrable, mais avec ce sens de l'humour aiguisé et de la répartie qui rendent sa compagnie confortable en même temps qu'intimidante. Je pense que Farah et Kass ont un thing. Je n'ai pas manqué de leur montrer que j'aimais leur vibe. Kass m'a fait comprendre que c'était mieux pour l'équipage de rester avec son monde pour le moment et je lui ai dit que pour rien au monde, je ne remonterai sur un bateau dans les prochains jours, « mais dès que j'ai besoin, je te fais signe ! » Je pense que je pourrais me voir dans leur équipage, c'est le genre d'esprit de groupe que j'aime, avec des personnes fierces qui travaillent ensemble.

Maria m'a accompagnée à l'intérieur de l'hôtel après le débarquement des marchandises. Nous avons pris les grands escaliers, recouverts de velours rouge, pour monter un étage.

« C'est la première fois que tu vas voir l'aile A ?

— Oui, je n'ai vu que la 45.

— Ah oui ! tu es la fille qui a sauté ! »

Ma réputation me précède.

« L'aile A, c'est ici que crèchent surtout les infirmières et les médecins, avec les nouvelles arrivantes blessées ou malades.

— Cet hôtel semble avoir beaucoup de chambres.

— L'hôtel a une architecture organique ou métabolique, en fait, il y a des chambres dans tous les murs.

— Hum hum... Alors c'est un bâtiment vivant ?

— Oui, et non, mais l'important, c'est qu'il y a des chambres quand on en a besoin. »

Je suis une personne plutôt sceptique, mais j'avoue ne pas comprendre tout ce qui se passe dans cet endroit. Étrangement, j'accepte de ne pas tout saisir. Il y a quelque chose qui règne ici et qui me charme en même temps que c'est épeurant. Je veux faire partie de cet hôtel métabolique. Et puis, j'ai vu que ça existait dans Harry Potter. Les femmes qui habitent ici depuis plus longtemps que moi semblent s'en accommoder. Je ne peux pas ne pas essayer de vivre ici.

« C'est de la magie ?

— Si on veut. Je pense que tu vas te plaire dans l'aile B.



## De la tente Ouest à la chambre 77

(Yasmine)

L'infirmière est venue me chercher pour me faire déménager de la tente à l'hôtel. Elle m'a fait mettre un masque. Un groupe de dix est arrivé cet après-midi. Je les ai bien regardées, mais aucun visage connu. J'ai eu un spasme qu'elle a remarqué, et pris pour de la fièvre. Elle m'a abrité d'une couverture.

Je suis pieds nus dans l'hôtel. J'ai perdu mes sandales sur le bateau. L'infirmière me mène à une chambre au premier étage par l'escalier rouge. Le tapis est doux. Le hall est chic, très grand avec de larges fenêtres, des boiseries et des tapis. Je remarque aussi ce grand piano. Plusieurs personnes participent à une chaîne humaine pour faire entrer des boîtes. À l'étage, elle m'ouvre la chambre 77.

« Tu resteras ici pour ton confinement. Tu as de la nourriture dans le petit frigo là, et tu as un micro-ondes ici. On ne va pas pouvoir venir te voir pendant deux semaines. Tu seras seule. Je suis Romane, et toi ?

— Yasmine.

— Enchantée Yasmine, et bienvenue à l'hôtel ! »

Elle ferme la porte. Je me retrouve seule dans cette chambre encerclée de trois grands miroirs.

Je m'approche de la fenêtre et suis intriguée devant un paysage tout blanc sur lequel semblent tomber des flocons de neige.

J'ouvre une armoire qui est un garde-manger, choisis la semoule que je verse dans un bol, et y plonge mon téléphone. Je m'allonge sur ce grand lit blanc et m'enfonce dans le matelas et l'édredon en disparaissant de la surface.

## De l'aile A au dortoir de l'aile B (Tamisha)

L'aile B se trouve aussi à l'étage, mais de l'autre côté de la cour intérieure. On y retrouve Kass avec Farah et Warsama, qui logent dans le même dortoir, avec Maria. C'est une chambre assez vaste, qui devait être une suite à la base, et qui a été transformée en un flat de big sorority energy. Tout l'équipage dort dans la même pièce. Kass demande à Maria de bien fermer la porte, et nous nous approchons pour voir ce qui se trouve dans une de ces caisses.

« Elle contient tout un attirail de trucs volés dans un yacht de magnats milliardaires, qui continuent leurs escapades touristiques pendant la pandémie, et passent devant les migrant-es en les laissant crever. On choisit ceux qu'on assaille. »

Farah fait popper une Veuve Cliquot. On célèbre leur acte de piraterie en buvant au goulot. La caisse contient aussi des caméras, des portables, des vêtements de luxe, des cigares, de la coke et beaucoup de bouteilles. On met la musique à *on* et on danse une bonne partie de la soirée en sniffant quelques lignes.



## De la bibliothèque à la chambre 45

Silvia et Danaé m'ont montré l'espace de la bibliothèque en début de soirée. L'architecte et l'archéologue, avec l'autrice. Je pourrais poser des questions sur ce qu'il y a dessus et en dessous. « Des rangées de livres en plusieurs langues, la plupart, amenés par les résidentes à leurs arrivées. Une majorité d'autrices ! » Il doit y avoir une bonne vingtaine de rangées, et je suis surprise de voir autant de livres ici, quoique ravie. Le plafond haut est en voûtes, quelque chose encore, du château. Les étagères sont en bois ainsi que les tables.

J'ai perdu mes livres dans le chemin qui mène au tunnel bouché.

« J'aimerais pouvoir lire dans une autre langue que le français ou l'anglais. »

Je repose un livre en allemand que j'ai pris dans une rangée devant Danaé. « Ah ! Tu en parleras à Roaa, elle enseigne l'arabe, l'anglais, le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand et quelques langues nilo-sahariennes.

— Je ferai ça oui. »

Je replace un autre livre qui semble être écrit en hébreu.

Ça ne me fait pas me sentir mieux avec ma honte de ne connaître que deux langues, et aucune des langues autochtones de mon territoire. Silvia me sort de mes pensées en me traînant vers les fenêtres, pour me montrer son projet de maquette dans le coin Nord-Ouest de la bibliothèque. Il s'agit d'une immense miniature de l'hôtel. Je remarque qu'on peut l'ouvrir, en faisant pivoter les pans.

« C'est avec ça que tu influences la géographie de l'hôtel ?  
— Hahaha, tu n'en es pas encore revenue toi han. »

Silvia me tape sur l'épaule pendant que je regarde la piscine miniature et le balcon de ma chambre, qui la surplombe. À l'endroit où devrait se trouver l'aile E, au-dessus de nos balcons à la fille de la 45 et moi, je remarque des traces de colle, comme si on en avait retiré des morceaux.

\*

Je reviens par le côté ouest de l'hôtel, à la fin de ma soirée passée avec elles. J'entends les murmures des nouvelles arrivées depuis la grande tente. La piscine est encore vide. Je vois les lignes de son œil, déformées depuis le rez-de-chaussée. En arrivant devant ma chambre, je remarque l'échelle accotée contre le balcon de la chambre 45. Je me décide à monter. Sa chambre est faite en symétrie de la mienne, le lit, la commode (sans les yeux), les miroirs, la table, le mini-frigo. Je ne sais pas ce qui me pousse jusque là, mais je m'aventure dans la salle de bain où j'ouvre la porte de la douche pour voir si une tuile y est posée à l'envers, comme dans la mienne. Je n'en trouve pas. En

revenant face au comptoir devant l'évier, je me surprends à fouiller dans sa trousse. Elle a amené beaucoup de maquillage, des fonds de teint, recourbe-cils, plusieurs eyeshadows. Je lui emprunte un rouge à lèvres foncé. Outre les cosmétiques, son sac contient plusieurs pots de pilules. Je vois anti-androgène, estrogène, progestérone. Des éclats de rire me font sursauter et sortir de la salle de bain en vitesse jusqu'au balcon. Sous moi, je trouve la femme aux jolis yeux avec trois autres filles qui semblent complètement saoules. Deux d'entre elles sont déjà en train de se déshabiller pour sauter dans la piscine.

« Hey !

— Quoi, t'es là ? Enfin ! Je te trouve ! Je t'ai cherchée depuis ce matin, avec cette échelle ! Haha ! Bouge pas ! »

Je la regarde qui escalade les barreaux. Je l'aide à passer la rambarde, et je l'observe sans masque pour la première fois depuis notre arrivée. Elle est très grande avec des bras bien découpés, une mâchoire carrée. Ses yeux sont d'un vert presque jade et transparaissent encore plus avec sa peau foncée. Elle n'a pas de poitrine.

« Tu es trans ?

— I'm a non-binary baby. »

Puis elle s'approche de moi et m'embrasse avec sa langue. Elle goûte tous les alcools possibles. Les filles d'en bas se mettent à rire et à crier et elle se lève sur la rambarde et saute droit dans l'œil pour la deuxième fois de la journée.



## Dans la chambre 77 (Yasmine)

Je n'ai pas été seule dans une pièce depuis environ trois années. Je me retrouve face à moi-même, juste avec ma mémoire. Deux semaines dans la solitude de cette chambre me font me sentir coupable. Vis-à-vis des miennes, celles qui sont restées là-bas ou dans les camps.

Est-ce que Nadia est dans une autre chambre quelque part ici ? Elle est trop jeune pour vivre seule, après tout ce qui lui est arrivé. Je regarde mon téléphone tous les jours en espérant revoir l'image apparaître grâce à la semoule. Je me doute bien que c'est perdu d'avance, mais je n'ai rien d'autre à faire. Je regarde par la fenêtre cette neige. Mon reflet dans la vitre blanche, comme si j'étais dehors.

\*

Si elle n'était pas malade, peut-être qu'elles l'ont mise en quarantaine avant moi. Elle est peut-être ici.

\*

Je me suis lavé les pieds pendant une heure, puis je suis restée encore deux heures dans un bain avec de la mousse,

que je réchauffais à mesure. J'ai lavé mes cheveux qui m'arrivent maintenant jusqu'aux hanches. Je les cache sous mon hijab, je me suis beaucoup cachée récemment. Mon voile, je ne le portais plus en 2011. Je l'ai remis. C'est un dévoilement qui dérange encore et qui aussi me rend plus vulnérable. Je préfère passer inaperçue dans les camps et dans les rues, et dans la prison.

La pensée de cet endroit me fait ouvrir le robinet pour couler plus d'eau chaude. Soulever le bouchon des orteils. Le reboucher. Fermer l'eau. Me caler. Noyer le spasme.

Immergée dans la chaleur, je laisse mes mains flotter vers le haut. Je fais quelques bulles avec mon nez. Je joue avec la pression des tympan. J'entends une déflagration. Puis une autre. À mesure que mes tympan se soulèvent. Boum. Boum.

Il y a eu les manifestations, j'y allais avec beaucoup de femmes. Avec les filles de l'université. Un peu comme ici. Je retourne à l'envers. Je suis peut-être revenue en arrière, mais je sais que non. Il n'y a plus rien de bon là d'où j'arrive. Et puis je ne sais plus d'où je viens. J'ai été partout. J'ai bougé. Mon corps m'a portée et mon esprit a suivi. Ou alors je suis morte par dedans.

\*

La salle de bain dans la chambre 77 est toute en buée. J'essuie le miroir qui me fait apparaître. Mes contours sont tous effacés. Je ne suis plus vraiment un corps avec

délimitations. Je suis une tache. J'apparais. Je vais à la fenêtre et essuie cette vitre qui me réfléchit dans un paysage de neige. Est-ce que je suis dans une nouvelle escale ?

Je peigne mes cheveux en partant du bas. J'arrive vers la racine après quelques minutes. Je les laisse sécher tout autour de moi, comme des vêtements, comme une couverture. Il y a de la nourriture dans le réfrigérateur. Je serais stupide de vouloir partir d'ici.



## De la cuisine aux tréfonds (Madame Dou)

Nous sortons dans la cour intérieure où nous nous asseyons parfois dans les estrades, pour regarder les spectacles. Nous apparaissions ensuite par la porte qui débouche dans le hall. Le traversons et attendons l'ascenseur, après avoir appuyé sur le bouton qui mène vers les étages supérieurs. Nous entrons quand les portes s'ouvrent, et enlevons ce collier que nous portons, pour insérer le passe-partout dans la serrure au bas des chiffres. Nous tournons un tour. L'ascenseur referme ses portes et nous monte dans l'aile E.

\*

Nous arrivons dans cette chambre spacieuse où nous attendent déjà Silvia, Danaé et Argo. Nous nous asseyons lourdement dans notre berceuse avec les autres, au coin du feu. Kass nous sert un verre pendant qu'elle tire sur sa pipe qu'elle ne lâche jamais. Elles nous attendent ici, comme chaque semaine, pour discuter des nouveautés. Nous formons l'assemblée avec Kenojuak, qui préfère vivre en forêt. Nous lui rendons visite chaque semaine pour la consulter. Nous tenons au maintien et à la protection de notre terre. Nous connaissons sa matière et son sol. Il nous

importe de rester à l'écoute de ce qui se passe sur le territoire. La menace de notre effacement est déjà en train de manger l'océan Nord, et le lac. Keno est pessimiste. Parfois, ce qui nous tenaille le plus vient de nos entrailles. Silvia intervient, tandis que nous nous perdons dans la danse des flammes dans la cheminée.

« Une bonne semaine dans les cuisines, la communauté travaille bien, et avec les caisses qui sont arrivées, on pourra tenir un bon moment. Deux femmes sont décédées de leurs fièvres dans la tente Sud. Elles étaient déjà trop malades à leur arrivée. Aucune infirmière ou médecine infectée, il semble que le prototype de vaccin authentifié par Felcie et trouvé par Argo était bon ! Mais il va nous falloir de nouvelles doses.

— Et c'est là que j'interviens. »

Kass ouvre alors une caisse frigorifique montée dans la E-1025, puis nous tend sa pipe dont nous tirons quelques bouffées.

« Très bien Kass. Nous allons pouvoir montrer tout ça à Felcie demain matin. Danaé et toi, vous irez porter ça dans le labo quand nous aurons terminé. »

Nous tirons une dernière fois le tabac et inspirons longuement tandis que Silvia se calme et se rassoit. « C'est tout ? » Kass et Silvia acquiescent et Danaé place les cartes et les jetons sur la table basse, puis nous commençons la partie.

\*

À la fin de notre poker hebdomadaire, Kass et Danaé reprennent les boîtes pour les amener au quatrième. Sortent de l'ascenseur avant Silvia et nous, qui redescendons. Nous appuyons sur le premier étage pour elle.

« Je peux vous raccompagner chez vous, Madame Dou.  
— Non merci, Silvia, et bonne nuit ! »

Elle sort au premier, et nous salue tandis que les portes se referment. Nous tournons à nouveau la clé dans la serrure sous les chiffres, une deuxième puis une troisième fois, et nous descendons pendant quelques secondes, dans les tréfonds. Rendu en bas, l'ascenseur s'ouvre sur un portail ancien dans lequel nous insérons une autre clé, rouillée et vieillie cette fois. Nous poussons les portes et pénétrons cette pièce obscure du sous-sol. En les refermant, nous sentons déjà son souffle chaud qui nous réchauffe la nuque.



## De la chambre 45 au couloir

Je me réveille dans la chambre 44, à l'exception près qu'elle a été virée à l'envers pendant mon sommeil. La fenêtre est rendue sur ma droite. J'ai la tête dans le cul. Ma langue goûte encore le vin. Je me souviens de la piscine, et des nageuses d'aquaforme qui nous en ont sorties pour leur pratique. Je pense qu'ensuite, nous sommes allées sur la plage de l'océan Ouest. Il y avait les trois pirates et Tamisha. Nous avons veillé sur la grève jusqu'à la petite lumière du jour. Je ne comprends pas comment j'ai fait pour monter cette échelle.

Un haut-le-cœur me fait courir à la salle de bain où je vomis dans la cuvette. Je ne peux plus boire comme dans la vingtaine. Prise d'étourdissements, je me glisse dans la douche où j'ouvre l'eau sur mon corps épave. Les gouttes me soulagent momentanément. Je me rendors presque lorsque je me rends compte que la tuile a disparu. Elle n'est plus à sa place dans le coin du bain !

Tamisha entre alors à ma suite dans la salle de bain et pisse debout dans la toilette. Je me recroqueville dans la baignoire. Est-ce que je serais dans la chambre 45 ?

« What's up la voisine ? » Elle entre à son tour sous la

douche. Je ne peux m'empêcher de regarder son sexe.

« Est-ce qu'on a...

— T'inquiète, je ne profite jamais des femmes saoules. »

Je ris pour cacher ma gêne.

« Halala, mais comment j'ai fait pour remonter l'échelle ?

— Tu n'as pas eu besoin chérie, on est passées par la porte.

— Quoi ?! »

Je sors de la douche à quatre pattes pour aller dans la chambre. Je prends un peignoir sur le lit et ouvre la porte. Pas de mur ! Je vais vers ma chambre, et à la place où on pouvait trouver, il y a à peine deux semaines, la chambre 44, se trouve un mur peint sans orifice aucun. Ma chambre a disparu. Je suis prise d'un vertige qui m'accable.

## Dans le labo (Silvia)

Je rejoins Felcie au labo du quatrième. Elle est assise devant son microscope avec les médecines Jane et Mei. Elles testent les nouveaux vaccins interceptés par Argo. Jane a d'abord accepté de les essayer, puis elles ont créé une liste avec les filles qui se portaient volontaires. L'arrivée de la pandémie, en pleine crise migratoire, a rendu notre acte de piraterie essentiel et légitime, selon nous. Le nombre de femmes que l'on met en sécurité ici a fait pencher la balance chez les incertaines. Kass et son équipe ont pour mission de ne voler que les bateaux de contrebande ou de touristes. Il y a un commerce de faux vaccins plutôt développé sur l'océan Ouest. Dans toutes les cargaisons, quelques boîtes en contiennent des bons. Il s'agit de les départager, et ensuite de se débarrasser des mauvais, en protégeant ainsi une partie de la population vulnérable qui n'y connaît rien.

Bientôt, Warsama et sa clique de matelots vont s'immiscer dans l'équipage du paquebot de l'océan Nord. Elles vont s'infiltrer dans la troupe nord-américaine pour faire entrer des filles dans la flotte. D'ici un an, on pense avoir le contrôle de la mer septentrionale. On sera alors protégées par les deux mers navigables. Kass continuera sur la mer

Ouest avec une nouvelle équipe. Warsama, Maria et Farah vont nous protéger au Nord avec leurs filles. C'est de là que provient la principale menace. Argo dit être rendu-e trop rouillé-e pour le coup. Ce sont les plans de Madame Dou.

Kenojuak est la gardienne de l'océan Est, habité uniquement par les animaux. Il est primordial que l'on puisse protéger ce lieu.

Moi, je me suis retrouvée ici parce que j'ai dû quitter le Nicaragua à l'époque, mais depuis quarante ans, chez moi, c'est ici, sur ce territoire, avec nos jardins et notre armée de femmes. Toutes peuvent repartir, nos frontières sont poreuses, mais nous sommes toutes attachées à l'endroit. C'est le principe de vie communautaire que nous avons créé, qui rend l'hôtel et son fonctionnement profitables à toutes. C'est un béguinage nouveau genre, explique souvent Madame Dou. Elle est ici depuis plus longtemps que la première pierre.

Je travaille depuis environ une dizaine d'années sur la construction de cet hôtel miniature. J'ai commencé le projet à temps perdu, sur cette table de la bibliothèque. La maquette peut s'ouvrir au centre et pivoter sur sa base à roulettes comme une maison de muñecas. On aperçoit alors tous les décors intérieurs et les détails des chambres, comme je les ai imaginés depuis les travaux de 1981. Dernièrement je suis dans un nouveau projet, la réfection de l'aile E. C'est un des derniers espaces qui conservent la mémoire du château. J'avais essayé ce prototype de

chambre futuriste avec Sébastienne, ébéniste qui habitait anciennement dans l'aile C. Nous avons construit les murs et le fenestrage puis même les meubles. Il a fallu fermer la chambre parce qu'une fille était tombée du balcon et l'aile E est devenue l'aile fantôme. J'ai ma clé et Madame Dou également. Nous sommes les seules gardiennes de ces clés.



## De la chambre 77 aux tréfonds (Yasmine)

J'ai de la difficulté à dormir à cause des cauchemars. Dès que je m'endors, il semble y avoir un mécanisme psychique qui m'oppose au sommeil. Ce grand lit blanc m'apporte du confort, mais aucun repos, dans la chambre 77. Je comprends qu'on nous garde confinées, mais je pense que ce n'est pas la meilleure chose pour la psyché des filles qui arrivent ici et qui ont vécu la guerre, les camps ou la prison. Je me demande comment va Nadia. Est-elle dans une chambre elle aussi? Je sais que c'est temporaire, on m'a bien traitée ici, on m'a nourrie. Mais cet enfermement ressemble à tous les autres.

J'ai besoin de quelque chose qui me sorte de ce qu'il y a dans ma tête. Depuis quelques jours, je fais des mises en scène avec la nourriture. Retrouver les actes simples de la préparation des repas me donne un sentiment de retour à la normale. J'ai des assiettes, tous les outils qu'il faut. Je vois ce persil vert et ce citron. Je suis comme subjuguée par la beauté des fruits.

\*

J'ai regardé tous les jours mon cellulaire qui macère dans

le bol de semoule, depuis une semaine. Puis en l'observant, abattue d'avance, j'ai compris qu'il allait fonctionner. Cette petite machine est devenue comme une partie prolongée de mon corps dans les dernières années. Peut-être de mon bras ou de mon cerveau. J'ai développé une tendinite au poignet à force de faire défiler. C'est le seul outil qui me permette d'entrer en communication avec ma famille, mes amies et amis. Malheureusement, je ne trouve aucune connexion. Mais on dirait que juste de l'avoir qui fonctionne dans ma main, me donne comme un second souffle. J'ai retrouvé ce membre fantôme qui m'aide à créer l'image, la conserver. Tenir la mémoire prisonnière. Je veux garder l'instant de la beauté, l'emmagasiner. Je pense à la scénographie de ce moment étrange, entre le deuil de quelque chose et le commencement d'une autre. Je retrouve la possibilité de me narrer. Je suis à cinquante-cinq pour cent de batterie. Je filme, un court instant, la couleur des végétaux et l'éteins.

\*

L'exploration des fruits m'amène à jouer, comme petite, avec quelques mottes de terre ou des brindilles, sur les champs de la famille avec mes sœurs. Mes parents ont toujours travaillé dans cette plantation du littoral. Hier, les citrons sont devenus des bombes.

\*

J'entends des cris entre les murs ou alors ce sont des inventions qui me ramènent à la prison. Est-ce ma petite

Nadia qui me cherche dans ses cauchemars ? Ce n'est pas une chose à laquelle mon cerveau se permet de repenser. Il me revient quelques bribes. Surtout les coups et le plancher froid. Je pense que nos esprits sont bien faits pour éviter que l'on sombre dans la macération d'idées noires. Ce spasme me prévient physiquement du danger de la remémoration.

\*

Je me promène dans la chambre et sa salle de bain, avec mes citrons qui sont devenus mes petites sœurs. Il faut retrouver l'instinct du jeu pour narrer les passés qu'on nous a volés.

J'ai un couteau préféré qui tranche très bien les peaux des fruits. Je m'amuse avec sa lame sur les céramiques de la salle de bain.

Je ne sais plus depuis combien de jours je suis ici. Il me semble que Romane m'avait parlé d'une quatorzaine.

Je creuse cet espace entre les céramiques des murs de la salle de bain. La jonction s'effrite et trace une ligne profonde entre les dalles. Je joue à détruire ce qui me contient. Ma peau.

Je réussis à enlever complètement cette dalle puis une autre, et finalement, je découvre cet espace qui semble caché entre les chambres. Je m'y insère, cellulaire et citrons dans ma poche.

\*

Ici les cris sont plus forts. Peut-être des filles enfermées comme moi, qui se demandent pourquoi on ne vient pas les chercher. Ici de la musique et des rires. Là des pleurs. Je suis à côté de leurs solitudes et pourtant ces murs nous séparent.

J'émerge à l'autre bout du tunnel dans ce qui ressemble à une tombe ou un mausolée. Les murs sont constitués de vieux ciment. Il fait noir, mais je garde ma lampe de poche ouverte sur mon cellulaire. Je me retrouve devant cette porte à loquets que je soulève. Dehors, il fait clair et c'est l'hiver. Je filme cet abri de pierres avant de ne plus avoir de batterie.

## De la chambre 45 à la cuisine

Note : Est-ce que l'hôtel est influencé par les rêves ? L'hôtel palimpseste contient tous ces tunnels qui relient certains espaces aux autres et conduisent vers ces ruines enfouies sous la construction. Est-ce que l'hôtel se connecte aux femmes pendant leur sommeil ? Pourquoi et comment mon ancienne chambre, la 44, a disparu ? Est-elle réellement effacée ou pourrais-je la regagner en passant par la serre ? Est-ce un phénomène qui a à voir avec la maquette de Silvia ? Il faudra que j'aie vu tout ça quand j'aurai retrouvé l'usage de mon corps et ma tête, toujours déshydratés.

\*

Tamisha est aux petits soins avec moi, elle me fait des tisanes. J'ai essayé de manger, mais je suis encore malade si j'avale quoi que ce soit. Je reste couchée dans son lit. Je la trouve splendide, vraiment fascinante, tout ce qu'elle fait. J'ai toujours trouvé les rapports de domination sexuelle intéressants, surtout s'ils vont à l'encontre des normes genrées qui veulent que l'homme soit dominateur.

« Beaucoup de mes clients américains sont des chefs d'entreprise, des hommes de pouvoir dans la vie, mais qui

veulent se faire soumettre dans leurs sexualités. Il y en a qui aiment se faire humilier. Je pense que ça vient beaucoup d'une espèce de conscience que leurs privilèges viennent avec des effets collatéraux. »

Je ne suis jamais tout à fait sûre de ses sarcasmes, et j'adore ça.

\*

Je m'endors un instant et rêve à Madame Dou. Nous sommes à l'hôtel, mais il me semble que c'est avant que j'arrive, peut-être dans un passé proche. Nous sommes assises dans les estrades de la cour intérieure devant un spectacle. Je ne reconnais pas les comédiennes. Il y a un grand rassemblement, on semble être heureuses. Puis Madame Dou me demande de l'accompagner à sa cabane. Nous nous levons au milieu des autres femmes assises, je m'excuse. Nous sortons par le chemin Est, qui va vers la forêt. Croisons quelques oiseaux en marchant vers un versant plus au Sud, entre la serre et la tente Est. Puis j'aperçois sa cabane. Elle ressemble à la maison de ma mère, celle où elle a vécu étant enfant. Où je ne suis jamais entrée parce qu'elle ne lui appartenait plus. Mais que je reconnais toujours parce qu'au bout de ce rang, dans le champ qui va de la maison maternelle au shack de mon grand-père. Elle est blanche et minuscule, quand je pense aux six enfants que ma grand-mère y a élevés. Je me remémore ma mère peut-être parce que Madame Dou est englobante. On entre dans un petit salon très coquet, avec deux télé. Une ancienne analogique, qui laisse toujours un

filet de son et qui ferme en éteignant l'image par le milieu, et une moins vieille. Sur la jeune télé, il y a des images de mon enfance avec la famille. Puis en avançant, on se retrouve devant un escalier qui nous amène vers les pièces. Trois chambres se trouvent à l'étage, la mienne est la première, j'ai perdu ma clé. Madame Dou a un passe-partout. Je vais à ma chambre, Madame Dou dans la sienne adjacente. On se met en maillots de bain parce qu'elle veut aller se baigner. Elle est très vieille, plus que dans mon souvenir, je l'ai aidée à monter les marches. Elle se change et arrive à ma chambre qui est très en désordre. J'arrête de me dévêtir pour lire les messages qui sont arrivés dans un panier. Une boîte ? Un message anonyme et autre chose, je ne sais plus.

Qui est donc Madame Dou ? Comment est-elle arrivée ici ? Est-elle une sorte d'ancienne béguine ou une sorcière qui n'est jamais décédée ?

\*

J'arrive enfin à me lever et je descends de l'étage pour aller dîner. Mais juste avant, je fais un détour vers la bibliothèque. En bas, Roaa donne un cours d'alphabétisation. Elle me voit arriver et me présente à sa classe. Je suis gênée, mais je les salue. Roaa me demande si je veux bien l'aider et je me sens mal de dire non alors je l'assiste. Certaines savent écrire, d'autres pas, il y en a une qui arrive à lire lentement. Elles viennent surtout de pays africains en guerre, et l'éducation des filles est souvent une des premières choses qui disparaît dans les

zones en conflit. Anila et Ruba sont Soudanaises comme Roaa, Dahabo Faya et Makko sont Somaliennes, Bertina et Kebe Nigérianes, la plus jeune est Syrienne, puis les autres sont Irakiennes, Congolaises, Libyennes, Yéménites. Je ne me souviens pas encore de tous les noms. Roaa leur apprend des rudiments de français et d'anglais, si elles veulent passer vers l'Europe ou l'Amérique. Ce sont les plus débutantes.

« Elles sont quand même très studieuses. Pour certaines, l'école est vue comme un grand privilège, pour d'autres, c'est un retour à un endroit sécuritaire. Elles veulent apprendre, elles ne savent pas quand on va leur retirer encore le droit de le faire, et pour moi, c'est vraiment un cadeau. »

Roaa et moi nous rendons vers la cuisine pour le dîner. Dans la file, je prends un plateau et attends devant les cuisinières du jour. Je croise Silvia, qui me sert en souriant et en me demandant si tout va bien. J'acquiesce et je me rappelle de la disparition de la chambre 44.

De l'océan Est au caveau  
(Keno)

les baleines dansent au milieu de l'océan Est  
font danser la mer qui fait de douces vagues  
j'ai ressenti les tremblements qui arrivent au Nord  
les regarde venir au bout du ciel  
la glace est prise, mais plus loin tout coule  
et les ours meurent

dans l'attente des panik je ferme  
ce qui me reste d'yeux

tikilluarit

dans le vieux caveau  
une panik au tunnel  
rebrousse au labyrinthe  
moi je ne retourne pas là

Madame Dou nous demande  
l'évolution du trou noir  
je dis grand  
toujours plus

je me demande quelle panik  
a trouvé mon tunnel  
au milieu de la forêt

## De la serre à la cabane en passant par la E-1025 (Madame Dou)

C'est les mains dans la terre que nous nous sentons le plus connectées à ce qui nous entoure. Nous le savions jadis et le savons encore, c'est auprès de la nature et des animaux que nous voulons vivre le plus. Nous avons cueilli, avec mon équipe d'aquaforme, des courges et des carottes dans la serre. Quelques paniers que nous emmènerons aux cuisines. Lin Wen et Ahn sont de fidèles jardinières depuis plusieurs années. Puis nous nous sommes jointes à leur club de piscine matinale, quand nos os ont commencé à nous faire des souffrances. Nous marchons de plus en plus avec cette canne dernièrement. Ça ne nous fait pas plaisir.

Nous sommes allées faire un tour à la cérémonie funéraire des deux femmes de la tente Sud. Nous les enterrons derrière le jardin au bassin. Romane, Felcie, Mei et Jane étaient là. Quelques femmes de la tente Sud qui les connaissaient un peu. Nous avons déposé sur leurs trous, des lys que nous avons cueillis dans la serre. Romane a pris en note leurs noms et leurs origines, elle garde ce cahier avec les traces de toutes les filles qui sont passées ici.

Kass dit être prête à accueillir de nouvelles personnes sur son bateau. Mais qu'il faut qu'elle les choisisse elle-même, et alors, elle va venir nous voir pour en discuter. Nous n'avons pas vu beaucoup les nouvelles, nous préférons les laisser venir à nous. Il y a cette femme qui est arrivée des entrailles du château par la porte horizontale dans la serre. Mais elle nous semble plutôt fragile et sujette à l'angoisse. Il lui faut plus de temps. Nous choisirons probablement une des jeunes du camp Sud.

Après le poker hebdomadaire dans la chambre E-1025, nous laissons les autres au premier étage, et tournons la clé une deuxième et une troisième fois dans la serrure sous les chiffres. Quand l'ascenseur s'ouvre dans les tréfonds, nous découvrons cette jeune femme assise, qui semble endormie. Elle tient un téléphone dans une main et un citron dans l'autre. L'intérieur de ses bras est couvert de mutilations. Devant elle, la pelure d'un autre agrume qu'elle semble avoir mangé. Comment est-elle arrivée ici sans la clé ? Les murs sont-ils redevenus poreux ou malléables ? Nous la mettons dans l'ascenseur avant d'aller voir si l'autre va bien. Nous prenons la deuxième clé pour ouvrir le portail, et l'entendons pleurer dans un coin. Nous nous approchons lentement et remarquons des traces de son sang à travers son pelage, sur son torse.

\*

Nous avons monté la fille aux citrons dans la première chambre de la maison avec l'aide de Bao, qui habite la troisième, avant qu'elle ne retourne au salon. Elle est une

autre membre du club d'aquaforme. Un autre soir qui s'achève.

Nous allons poser nos vieux os dans notre fauteuil. Nous enlevons nos chaussures pour nous masser les pieds. Nous prenons une gorgée de notre tisane qui macère dans ces feuilles depuis quelques jours. Nous branchons le téléphone de la fille de la cave. Quand nous l'ouvrons, nous trouvons des vidéos. On peut s'attendre à trouver beaucoup de choses sur un téléphone inconnu. Celui-ci a été vidé de tout ce qui précède son arrivée. L'effacement d'une histoire souffrante peut-être. L'histoire de cette fille se trouve dans quatre courtes vidéos. Nous savons qu'elle est allée au caveau, sans doute par le tunnel étant donné ses pieds nus. Elle l'a vue. Elle l'a blessée avec ce couteau. Cette même lame avec laquelle elle se lamente. Nous l'avons récupérée avant de la porter à son lit. Elle connaît les systèmes de tunnel comme cette femme qui est arrivée par la serre. Il faut que nous l'éloignons de l'hôtel. Une femme qui cherche les tréfonds ne doit pas y arriver par accident. Il faut qu'elle soit certaine de son attirance.

Nous pensons avoir trouvé notre candidate pour Kass.



## De la E-1011 à la cabane (Silvia)

J'ai refait les plans de l'aile E pour la maquette. Je n'étais plus satisfaite de ce que je dessinais. J'essaie de travailler dessus tous les jours, dans la E-1011. Je me suis fait un bureau ici. Je pense qu'avec l'arrivée des dernières femmes, je peux me permettre de quitter la cuisine un peu pour travailler sur mes recherches. C'est le temps de reconstruire les chambres. Je veux tenter de garder fermées la E-1026 et la E-1027, parce qu'elles sont toujours hantées. On a presque tout reconstruit l'hôtel par dedans ces dernières décennies. Avant moi, Sébastienne a travaillé des années elle aussi sur la structure. Elle est morte en 2015. Ça a fait un vide et je ne pensais pas trop à faire la réfection avec l'arrivée en plus, en masse, des nouvelles filles. On a opté pour les tentes parce que c'était plus rapide et aussi, pour garder des zones de maladie. Il a fallu les sensibiliser, expliquer que les vaccins testés par nos équipes ne sont pas des œuvres du diable ou des charlataneries. Keno, Madame Dou et notre équipe d'horticultrices nous aident aussi beaucoup avec leurs savoirs des remèdes et des concoctions médicinales.

Les camps sont situés à l'Ouest, au Sud et à l'Est. Dans les endroits les plus plats et dans les secteurs où le climat est

favorable. Entre la plage Ouest et la piscine, et autour de la forêt et de la serre. Dès que les filles n'ont plus de symptômes, Romane Jane et Mei leur trouvent des chambres dans l'aile A. Il y a comme toujours un mouvement continuels entre l'intérieur et l'extérieur.

\*

Je passe chez Madame Dou ce matin, salue Bao sur le divan devant les télévisions. Monte l'escalier et remarque que la porte de la première pièce est fermée. Quand j'arrive à sa chambre, je la trouve assise dans son fauteuil. Je vais m'asseoir devant elle. Elle me sert une tisane médicinale. L'odeur est racinaire avec un soupçon de menthe. « Ça aide à faire passer le goût amer. » Je souffle sur l'eau chaude et bois une gorgée. Nous parlons des travaux que je souhaite entreprendre dans l'aile E, de l'ouverture du jardin Nord-Ouest qui était maintenu fermé derrière l'enceinte, en raison des recherches de Danaé. Je sens lentement que la tisane me déforme. J'interpelle Madame Dou qui me dit que tout va bien. Elle me regarde de ses yeux qui s'ouvrent grands et m'hypnotisent.

« J'ai quelque chose à t'avouer Silvia. » Je m'agrippe à son regard.

« Il n'y a pas que l'aile E qui forme les vestiges du château. Il y a aussi un sol, sous le sol. Un sol qui se trouve en tournant trois fois le passe-partout dans l'ascenseur. Je n'en ai pas parlé pour vous protéger, mais depuis quelques jours, je remarque que deux femmes sont probablement passées par là. Je pense que des passages ont été ouverts.

— Je ne suis pas sûre de comprendre. »

Je sue et je ne sais pas si c'est une réaction qui est dûe à la tisane ou à ses secrets. Madame Dou me cachait cette chose sous l'hôtel depuis 1981 ? Il y aurait alors d'autres passages comme dans la chambre 44 qui mène à l'aile E.

« Pourquoi garder ce secret ?

— Sébastienne m'a fait promettre de ne pas t'en parler. »

Je sens alors tout le poids de ce mensonge qui m'écrase dans le fauteuil qui lui fait face. Je deviens alors ce fauteuil. M'insinue dans ses craques.



## Sur le bateau de l'océan Ouest (Kass Argo)

À l'époque, c'était encore plutôt rare d'avoir comme Capitaines, des personnes qui s'identifiaient autrement qu'au genre masculin. Tous les équipages étaient majoritairement genrés d'une seule façon, alors y fallait s'attendre à ce que ça ne soit pas une place qui plaisent aux personnes qui me ressemblent. Dès que j'ai commencé pourtant, j'ai découvert que j'avais cette autorité naturelle, un certain cran ou un leadership qui ne m'amenaient pas de commentaires déplacés. Je pense même que mes coéquipier·ères avaient en fait, toustes une certaine frousse vis-à-vis de moi. C'est sans doute ce qui a fait qu'à vingt-cinq ans, je me suis mis·e à diriger des équipages sur toutes les mers. J'ai eu quarante-six ans cette année, et je peux dire que ça fait du bien de voir des plus jeunes, comme Farah entre autres, qui militent pour notre reconnaissance en tant que personnes enby ou bigenres. Iel est bien à l'affût de ça, quand iel se connecte sur l'internet du bateau. C'est pas nouveau pour moi en fait, je l'ai toujours su, ressenti, et puis j'étais butch alors je me disais, j'aime les personnes féminines et puis c'est tout. Mais plus on est placé·e devant l'évidence de l'esclavage des genres au profit des guerres et de l'industrie, plus on devient révolté·e. Moi je refuse un monde qui classe, qui sépare,

qui hiérarchise, délimite. Les gens me genrent comme iels veulent, moi je les dégenre toustes.

Je me suis fait ma propre place dans mon île. C'est très dur de le voir, d'être au front de ça, de toutes les personnes traité-es comme faibles, inutiles, comme de la chair à canon, des proies. Les personnes qui s'identifient au genre féminin, d'abord, puis les personnes queers. Tous les pays en guerre les écrasent. Et ça, c'est avant d'entrer dans les enjeux ethniques ou religieux. La binarité crée l'esclavage. Ya pas femmes et hommes comme ya pas blancs et autres, chrétiens ou musulmans, sunnites ou chiites. Ya juste un tas de personnes prisonnières d'un système qui n'est profitable qu'au pouvoir. C'est pour ça que je m'entoure d'insurgé-es.

On a internet en mer pour la sécurité, alors qu'on maintient l'accès nul sur le site de l'hôtel. Perso c'est pas mon idée, mais je me rallie au groupe. C'est vrai qu'on communique mieux avec toustes quand on n'a pas les machines entre les jambes. Mais en même temps, le wifi aiderait sûrement à beaucoup de choses dans la place. Et puis beaucoup de nouveaux·elles arrivant·es ont besoin d'entrer en contact avec leurs familles. Moi souvent, quand j'en vois un·e qui se promène avec son cell à la recherche de ses barres, je lui donne le code du bateau. Mais y faut que ça demeure un truc plutôt clandestin. Je ne suis pas sûr·e que ça ferait plaisir à Doula et Silvia. Mon équipage a l'ordre de maintenir sa langue. Ya que moi qui peux dire pour le code.

\*

J'ai pensé à Tamisha c'est sûr, dès que je l'ai vu·e je me suis dit, en voilà un·e qui ne s'en laisse pas imposer. Mais iel est naupathique. Je pense demander à Keno s'y existe un remède quelconque parce que je pense qu'y me lé faut. Après j'ai trouvé Yusra, un·e Yéménite qui en connaît pas mal sur la navigation. Iel est revenu·e presque tous les soirs pour nous voir amarrer depuis la fin de son emmuration. Y faut que j'aille rendre visite à Doula pour savoir s'iel a trouvé une perle. Je connais moins les personnes des camps Sud et Est. Je les vois sur le bateau, évidemment, mais c'est plutôt l'équipage qui interagit avec iels. Moi je suis dans ma cabine. Je m'en absente pour aider à les pêcher ou si on a des problèmes avec d'autres bateaux. Y faut que je sorte alors toute ma bonne volonté pour ne pas perdre mon sang-froid. Ya des gardes-côtes qui sont pires que des chien·nes. Mais ça va, avec les années, je deviens de plus en plus iguane.

\*

Quand iel se réveille, dans la chambre où Doula m'a dit qu'iel se trouvait, iel n'a pas l'air de comprendre où iel est. D'abord iel se retourne et m'aperçoit et me reconnaît. Iel cherche son téléphone, que je lui tends.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est allée la grosse bête ? »  
Je sens une sorte de panique lé gagner. « Ça va aller, tu es en sécurité Yasmine, ya pas d'autre bête que toi et moi ici. Tu sais que si tu veux du wifi pour ton cell, j'en ai sur le bateau ? » D'un coup, iel change d'air. « Oui ! J'en aurais besoin ! C'est urgent ! »

J'explique que j'ai besoin d'une personne sur l'équipage. Iel est réticent·e.

« Je ne vais pas te ramener, je te garde avec moi sur le bateau, on sera des boucanie·ères, sans titre de colonisation. Et on revient ici toutes les nuits. Je pense que c'est arrivé dix fois en cinq ans qu'on a dû rester en mer plus longtemps.

— Je peux y penser ?

— Regarde, je te propose de venir sur le navire et on en discute avec d'autres personnes. »

Iel accepte.

Warsama Farah et Maria nous accompagnent au vaisseau. Là-bas, on rejoint Tamisha et Yusra qui parlent avec Keno, qui a amené un sirop à la mélisse à Tamish pour les vagues. On embarque et Keno nous salue depuis le pont pendant que Farah largue les amarres.

« Je ne veux pas aller bien loin, je vous le dis tout de suite, alors pas besoin de paniquer. Je veux juste vous montrer des rudiments, et ne vous gênez pas pour me poser des questions à moi ou à Farah et Maria. Warsama va piloter pendant la formation. Comment tu te sens Tamisha ?

— Étrangement bien. »

Ce sont des personnes brillantes et battantes, je pense que c'est un bon filon, y faut toujours se fier à son guts. Yusra est très à l'aise, iel a servi dans l'armée avant de devenir militant·e et d'avoir à se sauver du Yémen pendant la

guerre. Iel connaît les manœuvres maritimes à cause de quelques années dans la patrouille navale comme officier·ère. Ça augure plutôt bien. Yasmine était aussi activiste en Syrie, documentariste en fait. Iel l'a quittée après quelques années d'incarcération, avec sa sœur. Pour ce qui est de Tamisha, iel connaît déjà bien l'équipage et je sais aussi ses penchants combattants. Nous nous sommes bien entendu·es depuis son arrivée. Iel est aussi venu·e nous rejoindre par iel-même sur le pont pour faire connaissance. On a vibé.

À la fin de la journée, mes ancien·es et nouveaux·elles officier·ères et apprenti·es étaient content·es et se sentaient fort·es, ça m'a rendu fier·ère. Je pense que ça va pour aujourd'hui.



## Du bateau à la cabane (Yasmine)

Maman était sûre que j'étais morte. Je suis restée sur le bateau toute la nuit, je ne vais jamais retourner dans l'hôtel qui contient cet autre monstre. Ici je peux voir ma mère et mes plus jeunes sœurs qui sont restées à Safita. Nous pleurons chaque fois qu'on apparaît dans nos écrans. Des pleurs de soulagement et de bonheur de se savoir vivantes, mais aussi des pleurs de tristesse devant la disparition de Nadia, ma jeune sœur, et la mort de tant de personnes que l'on aimait. J'ai accepté une sorte de deuil après être passée par l'enfer sous la cave. Quand j'attendais, enfermée dans cet entre-deux devant les quatre portes, j'ai dit adieu à ma petite sœur en mangeant le citron.

Je filme cet épais brouillard sur la mer Ouest.

\*

J'ai lu toutes les actualités sur mon pays, les régions prises par Daech, ou les Kurdes, l'ASL, les Turcs ou le régime. C'est une morphologie évolutive. Tout ça aussi est devenu labyrinthique, on ne sait plus où aller sans marcher sur une mine, explique notre tante qui est demeurée à Homs. Toutes les villes sont en ruine. Les gens commencent à

reconstruire, mais il n'y a pas beaucoup d'argent. Et puis, il faut attendre que la Syrie redevienne habitable.

Certaines amies et amis sont en Jordanie, d'autres en Turquie, sinon en Allemagne ou au Royaume-Uni. Moi je ne sais pas où je me trouve et je ne m'attache plus vraiment aux idées nationalistes. Je le vois que toutes et tous fuient. Nous nous sauvons vers des pays qui nous rejettent sous principe de sauvegarde de leur identité nationale. J'imagine que c'est facile d'avoir l'impression de se ressembler, quand toutes les personnes qui sont autour de nous ont vécu les mêmes vies. Chez nous, les divisions européennes et américaines ont créé des guerres infinies. Ici, nous sommes toutes arrivées d'ailleurs, il y a le voyage sur la mer qui nous rassemble.

\*

Kass ne veut pas que je dorme encore sur le bateau. Je me rends à la cabane dans le bois où je cogne à la porte. Bao m'ouvre et je demande si je peux habiter dans la première chambre. « Oui, il n'y a personne, il y a de la place. »

Si seulement c'était toujours aussi simple. Je monte l'escalier et vais vers la deuxième pièce. Dans le cadre de la porte, je remercie Madame Dou.

\*

Ma chambre semble avoir été celle de plusieurs personnes. Il y a des photos avec différents visages, des valises,

beaucoup de vêtements anciens. Madame Dou a dit que je pouvais prendre tout ce que je voulais. Je regarde les carnets, écrits dans toutes les langues, les chaussures. Puis un bruit, plutôt soudain, se répercute dans la fenêtre. Je crie et me couche sur le sol. Rien ne se passe. Je suis restée traumatisée par beaucoup de sons, dès qu'ils retentissent un peu fort ou me surprennent. Je vais à la fenêtre et remarque cet oiseau assommé, étendu sur le pourtour. J'ouvre la vitre pour mieux l'observer. Ça fait quelque temps que je n'ai pas pu regarder un animal. Ses pattes fragiles sont croisées, élégantes. L'oiseau a de belles griffes. J'aime aussi son plumage noir. Ce n'est pas une espèce qui m'est familière. Je ne sais pas si c'est un oiseau qui existe chez moi. Je ne me suis jamais intéressée aux oiseaux. Pourtant aujourd'hui, quelque chose semble me lier à lui. Nous sommes en migration.



## De la chambre 45 vers la forêt puis l'océan Est

J'écris dans la chambre 45 pendant que Tamisha est sur le bateau. C'est la deuxième journée de leur formation. Je lis quelques textes écrits par les classes intermédiaires des étudiantes de Roaa qui logent toutes dans les ailes A ou C. Certaines font des récits très poétiques de leur voyage. C'est comme lire la guerre dans des paroles juvéniles. L'effet est absolument bouleversant. Je corrige et leur donne des pistes pour développer l'écriture. Roaa m'a demandé de faire un atelier de création avec celles qui le désirent. C'est un projet auquel j'aime beaucoup participer. Écrire leurs traumas est un exercice littéraire, psychanalytique, en même temps qu'un apprentissage de la langue. Je travaille aussi souvent à la bibliothèque. J'y viens, dès que j'ai fini le service du déjeuner, écrire, préparer les classes. Je profite aussi de la matinée pour venir observer la miniature de l'hôtel. La chambre 44 est devenue un espace vide. Dorénavant je suis pas mal certaine que c'est Silvia qui en a fermé l'accès. Elle ne travaille plus aux cuisines et je ne la croise plus depuis quelques jours. Madame Dou aussi semble rester plus souvent dans la serre ou sa maison. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un hasard.

\*

L'échelle n'est plus sous nos balcons, pourtant celui de la 44 est encore bien visible. Je n'arrive toutefois pas à voir les étages de l'aile E au-dessus de l'aile D, qui forment les deuxième et troisième étages. Je me surprends presque moi-même à regarder le toit pour la première fois. J'avais toujours cette vue inverse, vers l'œil de la piscine. Le balcon de la 44 est demeuré attaché au mur. Je voudrais bien voir l'intérieur.

Je me promène sur le site qui est assez vaste tout l'après-midi. Je ne trouve Silvia et Madame Dou dans aucun jardin ni à la serre.

Les travailleuses présentes me disent que Madame Dou doit être chez elle. Je me rends d'instinct vers la cabane que j'ai vue dans mes rêves. Elle ressemble effectivement à cette demeure où a grandi ma mère. Je trouve cette disposition très étrange, entre l'onirisme et la possibilité improbable. Que fait cette maison ici ? En cognant, je reconnais une des femmes de l'équipe d'aquaforme.

« Est-ce que Madame Dou est ici ?

— Hum pas sûre, va voir dans sa chambre. » Elle retourne s'asseoir devant les télévisions que j'avais aussi préalablement imaginées. Je monte l'escalier de mon rêve et arrive à l'étage où il y a trois chambres. La première contient une multitude de livres, vêtements, valises. L'endroit ressemble plutôt à un débarras. Je vais vers la deuxième chambre, et la reconnais comme étant celle de Madame Dou, mais elle n'y est pas. Je décide d'entrer tout de même, secrètement, et vois deux fauteuils de velours

anciens avec des boiseries. Un lit se tient sur la droite avec une commode. Un papier peint vieillot, qui présente différentes fleurs ouvertes en cours d'éclosion sur des branches ou autres formes sylvestres, tapisse les murs. Quelques personnages ont été ajoutés au crayon autour de ces fleurs, au fil du temps. Est-ce Madame Dou qui les a dessinés ? Je remarque cette tasse posée sur la table basse entre les deux fauteuils. Je la prends.

Je redescends les marches et vais vers la cuisine qui s'ouvre au bout de l'escalier. Cuisine d'été, petite table ronde et four à propane. Je ne sais pas ce qui me prend, mais je bois le contenu de la tasse de Madame Dou. Je repasse devant la nageuse qui est fixée devant l'écran sur une émission japonaise.

« Au revoir !

— Hum hum. »

À l'extérieur, je regarde les arbres et je les trouve beaux. Je vais en prendre un dans mes bras. Je le sens tandis que je frotte mon visage dans ses lichens. Puis j'entre dans la forêt. J'ouvre grands mes yeux et mes oreilles. Je suis disponible à tout. J'entends différents oiseaux, j'entends le vent et le bruissement qu'il produit dans les feuilles. C'est une forêt mixte qui contient plusieurs feuillus aux écorces sinueuses. Je trace toutes les routes de leurs peaux. Je marche longtemps sans penser au retour. Les odeurs deviennent résineuses et j'entre dans une étendue de conifères. Mes cheveux se prennent dans toutes les branches cassantes et me forment une sorte de panache que

je traîne. Je trouve cette étendue de mousses et je m'y étends. Tout est spongieux, mou, mais organique. Je sens que je m'enfoncé dans la terre.

Je passe devant ce qui ressemble à un vieux caveau. La porte est fermée à clé. Je marche dans ce sentier qui a creusé le sol de manière superficielle. Je débouche sur cette mer Est, dont j'ai entendu parler sans encore l'avoir vue. La plage possède un sable rouge et le bord de l'eau se sculpte en rocher de la même couleur. Je me déshabille. L'eau est plus fraîche que dans l'océan Ouest. Je me lance et fais quelques brasses. Je savoure le sel de la mer. Je remarque alors toutes ces méduses qui flottent à la surface. Elles apparaissent en même temps que je nage. Leurs corps mous et flasques trempent dans toute l'eau qui m'entoure. Ce que ce peut être beau comme animal. C'est la deuxième fois de ma vie que j'en vois. La première était à Tofino sur l'île de Vancouver. Mais là-bas, elles étaient prisonnières sur le sable sec à marée basse. C'est la première fois que je nage avec des méduses. Je danse avec elles. Il doit y en avoir une centaine. Je tends les mains pour les flatter et la première me pique. C'est une décharge très forte qui me fait hurler. Alors je nage vers la plage. Il y a plusieurs piqûres encore et je les sens si fortes que je crois pleurer puis jouir d'une douleur profonde. Je rejoins enfin la plage où je me tire sur le sable. Il y en a une dans mes cheveux que j'enlève en la lançant loin dans l'eau. Je m'excuse. J'ai brisé leur nid. Elles se sont vengées. Fair enough. Ouf ! Je reprends mon souffle sur la plage. Est-ce que c'est vrai l'affaire de l'urine ? Je ressens comme des chocs électriques dans mon cœur. Je palpète sur la plage.

Je regarde mes bras et mon ventre, ma peau qui possède comme de nombreuses traces ou des chemins ancrés. Je trouve ça très beau. Ma peau hurle, mais je suis envoûtée. C'est une douleur douce amère. Il commence à faire sombre je devrais rentrer, je connais les forêts des histoires avec des loups. Je me relève et reviens vers les arbres. Ce retour me fait une impression tout d'un coup affolante, comme toutes les promenades dans les forêts inconnues le soir tombé. J'ai froid et mal aux tentacules imprimés sur ma chair. J'ai oublié mes vêtements sur la plage Est. Le trajet de retour paraît interminable.

Je me retrouve souvent dans des situations dangereuses récemment, j'entre dans certains chemins ou tunnels sans réfléchir et je me mets en danger. Comme avec cette présence dans les tréfonds ou ce balcon de la chambre E-1027. J'ai perdu un jour pour écrire et j'ai bu la tasse de Madame Dou. J'ai été attirée d'abord par l'odeur très forte du mélange de plantes. Depuis l'adolescence je suis attirée par l'effet des drogues. J'ai eu le pressentiment de l'intoxication en humant la tasse. Un sentiment d'excitation. Je me suis mise moi-même dans ce piège. Après je suis allée me perdre dans le bois.

J'alterne entre l'extraconscience et l'extrême inconscience de mon corps. Je pense me tordre les chevilles sur toutes les racines, mais je suis devenue molle moi aussi. Je suis une méduse. J'arrive dans le bois de conifères qui sent très bon les pins et les épinettes. Je crois entendre des pulsations. Je suis frappée d'une odeur qui me ramène encore au rang de la petite maison blanche de ma mère.

C'est peut-être ça, c'est seulement l'odeur qui m'a fait penser à la campagne de ma jeunesse. J'entends bien une certaine musique. Et je me creuse un chemin dans les branches de plus en plus serrées. Je me griffe les brûlures et je sacre. Ce sont des tambours et des voix.

J'aperçois un feu qui brûle au loin. Il y a des femmes qui dansent sur le rythme des tambours. J'avance en faisant casser des branches. Je suis rendue à côté d'elles et je reconnais Madame Dou et Kenojuak qui frappent leurs mains sur la peau des instruments. Je reconnais les visages de certaines femmes des cours de langues qui dansent dans une sorte de transe autour des musiciennes. Est-ce une cérémonie vaudou ? Je m'approche d'elles, aucune ne semble notifier ma présence. Puis Bertina tombe par terre, possédée par des spasmes. Kebe a des mouvements de tête dans tous les sens et elle tombe aussi, étourdie. Elle m'attrape une cheville et je tombe sur elle à sa suite. La douleur de ma peau se refait sentir et je crie en crachant tellement c'est une douleur singulière. Je me tortille bientôt avec elles sur le sol terreux. Je ne comprends pas que Madame Dou ne vienne pas m'aider. Ses yeux sont si concentrés vers l'intérieur que je pense ne plus les voir. Elle a des trous à la place des yeux. Je fixe les clés de son cou qui sont agitées et font des bonds sur sa poitrine tandis qu'elle frappe le tambour. Je me bats contre Kebe qui est habitée d'une exaltation qui frôle la folie. Elle me prend par les bras, les jambes, et ma peau souffre. Je finis par me déprendre et je me sauve de leur cérémonie magique. Je fonce dans tous les arbres. Cette soirée est comme un cauchemar.

Il fait nuit tandis que je reviens vers l'hôtel et le jardin Sud. J'entre dans cet espace de verdure. Je me faufile entre les plants et me réfugie près d'un énorme aloès. J'arrache de longues lanières de feuilles que j'éventre pour envelopper mon corps. Je porte comme cette deuxième peau visqueuse et verte. Mon œil regarde encore toutes choses comme si je les voyais pour la première fois. Je suis dans un jardin, mais toutes les couleurs et les odeurs me semblent nouvelles. Je regarde les nombreuses étoiles qui miroitent dans un ciel noir. Quelle drogue possède la vertu de me rendre méduse ? Je glisse ma main dans l'eau pour troubler la rondeur de cette lune qui se réverbère. Je m'endors, la main trempant dans le bassin.

\*

Je me réveille à l'aube sous les rires des femmes de l'équipe d'aquaforme. Elles sont debout dans le jardin et me regardent d'un air taquin. J'observe l'étang qui contient quelques carpes qui tournent autour de ma main. Je perçois comme un scintillement dans le fond des dalles, mais je suis trop gênée pour m'y plonger devant l'œil narquois des nageuses.

« Ingénieux. » L'une d'elles pointe alors mon costume de feuilles en riant.

« Je me suis fait brûler hier par des méduses. » J'arrache ma manche gélatineuse pour leur montrer mes brûlures, mais étrangement, je ne possède plus aucune marque. Ni sur les bras, ni sur le ventre, ni sur les jambes. C'est à n'y rien comprendre. Je suis nue, mais pas honteuse, tellement

la journée d'hier était curieuse. Je suis encore étourdie. Je me relève en m'excusant d'avoir piétiné leur jardin, elles ne répondent que par des rires de plus en plus intenses.

« Tu voulais te transformer en plante ? »

Je me sauve à nouveau vers la serre.

À l'intérieur, je trouve enfin Madame Dou, qui me regarde d'un air calme.

« Je vous ai vue hier dans la forêt, c'est possible ça ou j'ai tout halluciné ?

— Tu n'as pas halluciné le rituel, on le fait chaque pleine lune dans la forêt. On va plutôt loin pour éviter de réveiller les filles de la tente Est avec la musique, mais toutes sont les bienvenues ! Mais hier, Kebe dit avoir cru que tu étais une apparition ! Hihi ! »

Le rire de Madame Dou m'offre un baume doux.

« J'avoue ne pas me souvenir de toute la soirée en fait. Je suis allée chez vous et puis vous n'étiez pas là.

— Et tu as bu l'iboga, hihi !

— Oui... Alors c'est le nom de ce que j'ai bu.

— Ça m'aide pour mes vieux os.

— J'ai cru que toutes les méduses de la mer Est m'avaient piquée.

— Les méduses ?

— Oui, il y en avait des centaines...

— Hihihi ! Ce sont de fortes hallucinations que provoque l'iboga. Tu en as pour quelques jours encore hihi ! C'est à consommer avec modération. »

Je reviens vers la chambre 45 en ayant l'impression de voler par-dessus les dalles. Je m'assois à la table et dessine une map étrange.



## Dans le jardin Nord-Ouest (Danaé)

Le jardin Nord-Ouest est subtilisé derrière la vieille enceinte de l'époque du château. On parle d'une muraille du douzième siècle. Il s'agit d'un jardin clos ou virginal, comme on pouvait aussi l'appeler à l'époque. Les pierres qui ont été utilisées pour construire le mur sont les mêmes qui se trouvent dans les ruines qui entourent le jardin Sud. Cela laisse présager la possibilité d'un autre jardin clos à cet endroit, et donc la possibilité d'une grande masse de femmes sur le site. L'hypothèse d'un béguinage est donc tout à fait plausible. J'ai trouvé une quantité impressionnante d'épingles en faisant mes fouilles, qui pouvaient servir à tenir leurs vêtements, ou à la couture, broderie ou autres artisanats. En auscultant les sols, j'ai aussi déterré des céramiques, des clous, ustensiles, coupes, qui datent tous de la même époque, jusqu'à aujourd'hui. Elles semblaient produire tout ce qu'elles consommaient.

Une communauté de femmes ni épouses, ni religieuses, probablement des soignantes, si on tient compte de la majorité des graines ou des plantes retrouvées sur le site et qui ont des vertus médicinales. Je suis en exploration ici depuis dix-sept ans. Comme je suis seule, tout est au ralenti, mais c'est le projet d'une retraite bien méritée.

Tous les jours, depuis un an, je m'attarde au jardin Nord-Ouest. J'aime avoir les mains dans la terre, ici, c'est encore plus précieux comme sentiment parce que je sais que je touche un sol chargé. L'archéologie est une fouille de la mémoire. Les choses sont déjà construites en dessous, il s'agit de remettre la main dessus. Comme un trésor. Toutes les années passées, ensevelies. Les imprimeuses ont les ongles tachés par l'encre, et moi par les sédiments. Nous retraçons comme ça, l'histoire ancienne.

Nous maintenons le jardin fermé à clé, je la garde avec moi tandis que Madame Dou et Silvia possèdent des passe-partout. Il y a donc trois clés pour ouvrir la lourde porte du jardin. L'intérieur cache cette vieille fontaine désaffectée sur laquelle est taillée une scène montrant trois femmes qui se battent avec une sorte de démon. De grands ormes poussent à l'intérieur et au dehors du jardin clos avec des pommiers. Ceux qui poussent à l'intérieur des murs ont détruit le plancher de tuiles anciennes. Le mur intérieur est aussi sculpté. Il présente des corps androgynes, soit des femmes soit des hommes efféminés ou alors hermaphrodites. On y trouve certaines gravures dans la pierre qui présentent des scènes de femmes en lien avec des animaux, souvent entourées d'oiseaux, de poissons ou de serpents. J'ai balayé une bonne partie des murs intérieurs pour observer les frises. Il y a aussi des dessins de dentellières au fuseau, de maçonnes construisant ledit mur, comme une anamnèse de la construction.

En dehors du jardin, le site possède également cette

enceinte qui traçait le tour de l'hôtel actuel. Celle-là s'est effondrée et les pierres ont servi à reconstruire certains pans de murs du château de-ci de-là, ou alors quelques murets extérieurs. On peut imaginer une hauteur allant de six à sept mètres pour la barricade. La serre est le seul bâtiment qui soit daté. Elle s'érige par-dessus les ruines d'une ancienne maison qui se trouvait au centre de la muraille. Celle-là a été construite en 1457, selon la date qui se conserve étrangement bien dans la pierre, sans doute à cause du toit de la serre, ajouté au courant du seizième. Il existe également un caveau, qui fut bâti dans les mêmes années, qui se situe dans la forêt. J'y suis entrée une fois en compagnie de Keno qui habite non loin, et j'ai aperçu cette crevasse à l'intérieur, qui semble être un tunnel. Celui-là est si creux que j'ai fait demi-tour, apeurée d'y demeurer ensevelie. Là-dessus, Keno est demeurée muette comme une tombe. J'ai fait part de cette découverte à Madame Dou, qui m'a fait bien comprendre que les entrailles de la Terre sont des lieux dangereux. Je n'ai pas voulu froisser ses croyances. Je manque aussi d'outils pour entrer dans ce tunnel de manière sécuritaire. Mais c'est définitivement un des prochains sites que je veux fouiller après le jardin Nord-Ouest. S'il y a autant de vestiges conservés en dehors du château, je n'imagine pas les possibilités des richesses qui se terrent en son sein.



## Sur le bateau (Tamisha)

Je retrouve Kenojuak sur le pont toutes les semaines pour la livraison du sirop qui me délivre du mal de mer. Je la fais rire quand je lui dis qu'elle est ma sauveuse, ma délivreuse, ma médecine personnelle. Cette mamie est un vrai trésor. Je la remercie toutes les fois parce que depuis que j'œuvre sur le bateau, je me sens pleine et redevable. Nos sauvetages en mer ont commencé ces derniers jours. On forme un équipage de six dont Kass est le Capitaine. Nous, les trois apprenti-es, et les trois officier-ères. On reste avec l'ancien équipage pour notre formation et jusqu'à tant qu'iels partent vers l'Océan-Nord. J'essaie de plus en plus de dégenrer l'équipage comme iels le font, mais j'avoue ne pas le faire avec les femmes en dehors du bateau. I mean, I root for it mais je suis paresseuse. C'est toujours un peu un mindfuck, je me reprends, mais iels sont patient-es. C'est un changement qui prendra du temps, mais je veux essayer. Je m'accorde encore au féminin personnellement. Mais ça me fait réfléchir à ma manière de me nommer. J'ai délaissé le masculin ça fait longtemps.

Je lave le pont tous les matins, ensuite je m'assure des quantités de nourriture, d'eau et de gilets de sauvetage

dans l'embarcation. On récupère tous les objets flottants qui sont ramenés ici. Il y a des personnes qui s'accrochent à n'importe quoi, mais si ça flotte, c'est déjà une possibilité de survie. Jane se joint aussi à l'équipe quelques jours par semaine, pour nous aider et nous apprendre des techniques de réanimation et de secourisme. Les migrant·es qu'on repêche sont souvent déshydraté·es ou en hypothermie. Puis avec la pandémie, faut se protéger et essayer de les sensibiliser. Rayan, qu'on a trouvé·e hier, me disait qu'iel espérait pas mourir de ça, après tout ce qu'iel a subi. « Ça serait une belle farce ! »

La majorité ne parle pas beaucoup. Farah explique que c'est parce qu'on leur a dit de mentir, on les a menacé·es. « La plupart sont aussi troublé·es par le voyage, sans compter ce qu'iels ont vécu avant d'emprunter la route maritime. Certain·es ont des histoires d'horreur. Violences physiques, sexuelles, psychologiques, torture, infibulations, dictature et si c'est pas ça, t'ajoutes la crise économique, le chômage. Bienvenue en Afrique mon enfant ! Une belle terre traumatique. Ah non attends, rebienvenue en fait, sur le continent de la matrice ! » Iel me fait un clin d'œil.

Farah Maria et Warsama ont été mes adelphe·s depuis les dernières semaines. Je vais être triste de les perdre d'ici quelques mois, mais on se reverra pour sûr pendant la traversée du retour. Leur paquebot mettra environ trois semaines de voyage entre ici et le port de Montréal ou New York, tout dépendant de leur itinéraire. Le dortoir sera vide sans iels, c'est clair.

Je me suis mise à y dormir quelques soirs dernièrement, pas que ça aille mal avec lé Queb, mais je voulais lui laisser la chambre vu qu'iel avait plus la sienne. Yusra a déjà déménagé avec l'équipage. Yasmine habite sa maisonnette. Je quitte la 45 parce que j'avais besoin de ce sentiment de matric, et puis pour lui laisser la place pour écrire tranquillement. Iel n'est pas rentré-e hier et je le vois aussi qu'on commence à avoir nos projets respectifs, je ne veux pas trop m'attacher et pas trop vite, si c'est le cas. Je me laisse aller à désirer d'un monde où on ne s'appartient pas les un·es aux autres. Je pense que ça fait son affaire aussi d'avoir sa pièce. Iel est comme entré-e dans un état plus intérieur depuis qu'iel a entrepris d'écrire son truc.

J'aime beaucoup les femmes, autant que les hommes, mais je me retrouve souvent à aimer celles qui préfèrent vivre seul·es. Je suis plus extravertie. J'aime la foule.

\*

Ce matin la mer est calme et sans vague. On décolle vers sept heures pour profiter du soleil plus longtemps. Je lave le pont pendant que Warsama et Yusra vont dans la salle des machines pour un contrôle. Yasmine apprend à vérifier les courroies avec Farah. Maria est avec Kass aux commandes. J'accepte le sort de la fille qui comprend rien à la mécanique. Haha ! Et puis ça me laisse du temps pour aller voir ce qui se passe sur mes comptes en ligne.

*« Nos machines sont étrangement vivantes, et nous, nous sommes épouvantablement inertes. »*

Donna Harraway, *Manifeste cyborg*, Exils Éditeurs.

Ça allait faire un mois que j'avais touché à rien. Je pense que ça ne m'était pas arrivé depuis genre 2005 ? 16 ans ! C'est fou comment on est rendu·es des machines, on ne s'en rend même plus compte en fait. Les cellulaires d'abord, qui sont même devenus des montres pour certain·es, qui restent attaché·es aux poignets toute la journée. On a tellement de gadgets pour tout ! Appareils auditifs, dildos, vibromasseurs... J'ai même vu quelqu'un·e qui portait une antenne pour capter les couleurs. Mon site web est en veille depuis mon départ, mais sur Instagram, j'avais environ une centaine d'inbox. J'ai fait un seul post, celui avec la photo de l'équipage de l'Argo, sur laquelle Kass a refusé d'apparaître, et ça a été liké par mille personnes. « Iel risque l'emprisonnement, c'est pour ça que tu dois pas montrer son visage. »

J'utilise toujours deux comptes pour conserver des traces de mes publications. Comme deux disques durs, deux excroissances de l'historique de mes créations. Parce que c'est quand même l'endroit où je peux me faire connaître, trouver une communauté où je peux partager mes luttes et gagner ma vie. Il me faut la sécurité du doublon. Internet est un univers de doubles. Et comme ça, j'ai un moyen de toujours me multiplier et on ne m'oublie pas. Quand je me prends en photo et que je me mets en scène sur internet,

c'est toujours une image de moi, une reproduction. Je sais très bien ce que je peux produire comme effet, il y a une recherche esthétique derrière chaque image. C'est assez flagrant l'effet aussi, dans le milieu du cybersexe. Je me vois leur donner quelque chose. Une vue sur moi, un angle. Je participe à un don de mon identité, à une obligation de présence, à une stimulation libidinale. Je peux aussi produire une plénitude de différentes personnages. Je peux être Bobo Bourgeois, mon double pute, enjôleuse et ultra sexy, dans le canon et le stéréotype du gaze masculin, mais qui représente en même temps une satire ou une illustration extrêmement consciente du renversement de mon oppression. Je peux être Tamisha, la femme que je suis en dehors du métier, et je peux aussi être Ezra, le garçon que j'étais jadis. J'aime à jouer, de plus en plus, avec mes nombreux visages.

Être ici, dans un environnement majoritairement féminin, c'est un lieu qui m'amène beaucoup de liberté. Je me sens en sécurité pour la première fois.



## De la chambre 45 à la chambre 44 par le tunnel de l'aile E

Note : Les femmes sont digérées par l'hôtel. Entrent, ressortent. Se libèrent de l'emmurement. Arrivent toutes par l'eau. On les met dans des bateaux et elles changent de place. Elles partent parce que leurs vies sont viciées, se reforment dans une communauté horizontale.

\*

Je ne fais que penser à la cérémonie d'hier soir. Quand j'ai vu les femmes qui dansaient dans la forêt. Elles étaient prises de la même transe que moi. Nous étions des méduses. Molles et orgiaques. Je me rappelle mes chevilles qui ballotent ou flottent comme mille tentacules.

Je rêve que je fais de l'origami, mais de qualité supérieure. Je ne sais même pas faire une grue. Je plie tout, et plie plus petit et encore, et quand j'ouvre, ça a des formes d'hôtels. J'en plie plusieurs et je crée de nombreuses variations. J'entre alors dans ces édifices de papier et je fais des scènes. Je suis la fille en voyage qui entre dans un restaurant avec vue en traînant ma valise. Je m'assois à une table et un homme m'approche, je le connais en fait, c'est pour un rendez-vous. Je suis attendue quelque part,

mais j'ai le temps de le suivre. Il me demande si je veux aller à sa chambre, j'hésite et dis que oui. On monte par l'escalier. Tous les murs sont blancs avec de grandes fenêtres. Dans sa chambre, nous prenons le thé. L'univers change et ressemble ensuite à la salle de bain de la chambre 44 au moment où la dalle se creuse.

J'entre dans le mur à la recherche de l'aile E, et retrouve l'escalier sablier. Je monte et arrive à l'étage des chambres. La E-1026 est débarrée et j'ouvre sur cette pièce qui ressemble à une tourelle. Le plancher y est rond, le toit en cône. Une fenêtre ancienne fait face à la forêt. Il y a un fuseau au milieu de la pièce. Je tombe dans un autre accordéon de papier, cette fois, le plancher est fragile et je le déchire en tombant dans les ruines. J'aperçois une femme qui souffre, les jambes ouvertes, je me rapproche et reconnais Madame Dou qui accouche. Je me réveille en sursaut. J'ai cru voir cette chose velue qui lui sortait d'entre les cuisses.

J'avais déjà imaginé ce monstre en rêve à l'arrivée, quand j'étais enfermée dans la 44 pendant les deux semaines de confinement. Et le voilà qui naît de la chair de Madame Dou. Je vis une de mes premières transes prolongées. Avant, ça ne m'était arrivé que deux ou trois fois peut-être, des fois notoires, dont celle que j'avais passée allongée sur le sol à m'imaginer un plafond en eau. Je garde encore un souvenir assez traumatisant de l'événement, parce que des personnes invitées au party m'avaient dessiné sur tout le corps à mon retour d'entre les limbes. Je n'ai aucun souvenir de ça. On m'avait écrit sur le ventre et les cuisses.

Je ne sais pas pourquoi je parle de ça. C'est étrange. Tout est flou. La peur de l'endroit du sommeil m'a toujours habitée, je l'ai dit. Tamisha a dormi au dortoir quelques soirs cette semaine, je crois que c'est une bonne chose. C'est elle qui a préféré. Et je me rends compte que retrouver ma solitude me ramène dans le courant de l'écriture et ça me fait du bien. Il me faut ça. C'est le moment du désir et du doute.

Je regarde le dernier dessin que j'ai fait et je le comprends d'un coup. Toutes ces formes prennent des allures de tunnels.

Je ne pense pas avoir rêvé ni halluciné. De toute façon ici, il n'y a aucune règle narrative. Dans l'étang aux carpes, ce matin, j'ai vu cette chose briller. Je retourne au bassin cet après-midi. Longe la piscine vide et tourne le coin Sud-Ouest du bâtiment. Les jardinières sont parties alors je me faufile jusqu'à l'étang. Je cherche la position de mon sommeil de ce matin, observe les creux de la terre. Il me semble que ma trace était par ici. Le bassin est quand même assez grand, c'est comme une petite piscine formée avec la même céramique que l'autre, plusieurs petites dalles y dessinent aussi une forme de vague. À l'intérieur, les poissons nagent et semblent me suivre. Voilà, je pense que c'est là. Je me penche pour mieux observer le fond qui a été troué par quelques plantes aquatiques. Ma main molle s'allonge et flatte le fond. Les carpes tourbillonnent autour de mon membre mutant. J'attrape ce qui scintille et le regarde tandis que ma main reparaît. C'est une clé.

\*

Je marche vers le hall, aujourd'hui étrangement plutôt vide, et me dirige vers l'escalier au tapis rouge.

Je monte, passe devant les portes de l'aile A, les chambres y sont placées dans des ordres anarchiques. Je trouve ça très drôle. Puis je tourne au sud vers l'aile B, après la chambre 8, celle de Romane. J'accélère devant le dortoir pour ne pas que Tamisha pense que je la cherche et que ça me donne un air d'amour désespéré, et je traverse dans l'aile C, où vit Roaa dans la chambre 32.

Je monte l'escalier qui se trouve juste après, et débouche dans l'aile D. Ici demeure le reste de l'équipe d'aquaforme avec les jardinières de ce matin. Elles me voient passer dans le couloir et se remettent à rire en me taquinant. Je leur fais des visages de clowns et nous blaguons. Certaines me serrent la main et elles ont des tentacules à la place de la poigne. Elles me chatouillent. Je leur demande si je peux entrer voir un truc dans leurs chambres, je mens en disant que c'est Silvia qui m'envoie. Elles me laissent entrer en me suivant sur leurs pattes qui glissent. Je vais dans les dix chambres de l'aile D, entre dans toutes les salles de bain, et regarde les céramiques. Elles m'invitent à me baigner avec elles le lendemain matin en me flattant la nuque avec leurs mains pointues. Je suis ravie.

Après le parcours des toilettes, je dois me placer devant l'évidence, je ne sais pas comment me rendre dans l'aile E sinon qu'en retournant dans la serre pour ouvrir la porte

horizontale.

Je me dirige vers l'ascenseur, et j'observe cette serrure sous les chiffres. Au lieu de peser sur le rez-de-chaussée, j'appuie sur la flèche qui monte et j'introduis la clé dans la fente. Je tourne un tour. L'ascenseur semble bien monter un étage de plus. Il s'ouvre au beau milieu d'un salon. Une berceuse et deux divans sont placés devant une vieille cheminée. C'est une belle pièce qui a une esthétique qui semble plus datée que celle des chambres 44 et 45. J'ouvre la porte et je me retrouve dans le couloir de l'aile E. Le salon est dans la chambre E-1025.

Dans le couloir, je retrouve l'escalier sablier et redescends ses marches vers le tunnel qui me ramène vers la chambre 44. Ça me fait vraiment un drôle d'effet de revenir ici. Je retrouve la salle de bain et l'évier, la chambre et le lit, les miroirs, la commode avec des yeux et le mini-frigo avec les carottes pourries. Je m'étends un instant sur mon premier lit. Je suis enfin du bon côté de la fenêtre, depuis ce trouble du réveil dans la chambre en miroir, chez Tamisha. Je me sens comme à nouveau chez moi. C'est un lit apprivoisé. La chambre 44 existe toujours, Silvia en a seulement bloqué l'accès. Mais pourquoi ? On s'attache parfois très vite à nos cavernes.

\*

J'entre dans le mur et retrouve ce tunnel qui rapetisse en cul-de-sac, je rampe comme une pieuvre vers cette chose qui se tient dans la noirceur, je reconnais alors mon sac,

perdu quelques semaines plus tôt. Je rebrousse chemin en poussant mon bagage au-devant de moi. Dans la douche, j'ouvre l'eau sur mes tentacules pour me donner du nerf. Je dézippe la fermeture de mon sac et en ressors mon ordinateur et mes livres.

*« Les romans n'ont pas besoin d'être vrais. C'est même mieux qu'ils ne le soient pas. Kafka ne voulait pas être cru et Gregor Samsa ne s'est pas métamorphosé. Qui sait ce qui se déploie dans la fiction ? Les romans n'ont pas besoin d'être vrais, pourtant ils donnent une sensation du réel, et cette sensation, elle, est vraie. Je voudrais dire que la littérature libère de l'appréhension, mais en fait, elle est l'appréhension même.<sup>1</sup> »*

Les pages se mouillent et collent à mes membres mous et visqueux. Je referme le robinet et quitte le bain. Face au miroir qui forme le mur opposé, je me regarde être une créature mi-femme mi-méduse. Je flotte vers mon premier lit.

---

<sup>1</sup> Marie-Christine Lemieux-Couture, *Tourner sur soi en technicolor*, Les Éditions du Remue-Ménage.

\*

Depuis que je suis arrivée ici, je me sens comme tiraillée entre deux mondes, deux chaises, deux chambres. Je ne sais plus comment penser mon corps ni mon affiliation. Depuis ma jeunesse j'ai été élevée à travers les idées souverainistes de ma famille et de ma communauté. Je sais que je tiens en moi deux langues qui se chamaillent, se mélangent, se combattent. Je suis une colonisée deux fois. Je suis arrivée à l'hôtel et on m'y a accueillie comme toutes les autres, et cette égalité me fascine autant qu'elle me rend inconfortable. Je voudrais être moins bien traitée que celles qui sont plus affligées. Je voudrais travailler plus dur pour elles, je devrais être aux cuisines, aux jardins, enseigner, aller sur les bateaux comme les pirates. Je voudrais que leurs souffrances puissent enfin cesser, je leur donne ma place de privilégiée apatride. Je suis toujours dans une imposture, partout où je vais. Chez nous, on parle des deux solitudes. Je ne me sens ni affiliée au pays, ni à la province. Je ne me reconnais pas dans les idées politiques de cet endroit qui me sert de maison. Je lis :

*« [...] je regarde derrière moi, je fouille le passé, et je ne trouve rien qui puisse me donner de la force : ni héritage natif qui puisse constituer un codex de liberté dans le territoire, ni héritage européen qui puisse me servir à quoi que ce soit d'autre qu'à convertir, exproprier, extraire,*

*accumuler, divertir. Ce dont je voudrais hériter je ne l'ai pas, et ce dont j'hérite, je n'en veux pas.<sup>2</sup> »*

Je suis une pieuvre qui va se sauver dans la mer Est pour ne jamais se resservir de ses jambes. Je ne veux rien posséder du territoire, je veux détruire les murs. Silvia et Madame Dou savaient exactement ce qu'elles faisaient en nous emmurant dans l'hôtel, elles savaient les kamikazes qu'elles allaient créer. Des femmes mi-animales, mi-sirènes et monstrueuses, prêtes à déconstruire toutes les limites et les frontières. Je lis.

\*

*« À croire que la nuit de leur venue au monde/elles avaient reçu le matériau rocheux/pétri/irréremédiablement façonné//À croire que fées et sorcières/accourant/leur avaient fourni le bois pour les poteaux/le ciment/les souffles exhalant la mort/pour durcir le liant<sup>3</sup> »*

Les seuls lieux qui me ressemblent et où je me sens à ma place au Québec, existent dans le fond des bois ou dans la littérature écrite par des femmes. La forêt et les textes. Ou le ventre d'un appartement dont je ne sortais plus, dont les

---

<sup>2</sup> Dalie Giroux, *L'Œil du maître*, Éditions Mémoire d'encrier.

<sup>3</sup> Marie-Célie Agnant, *Femmes des terres brûlées*, Éditions de la Pleine Lune.

murs étaient transformés en musée, et le lit séparé entre deux couvertures. Une moitié pour moi. Je me réfugiais dans les livres pour me retrouver dans les récits des autres, celles qui, comme moi, avaient choisi d'écrire. Celles qui créent des espaces habitables, dans lesquels les lectrices peuvent se blottir.

Je me suis questionnée sur tout, ma place ? Et pourtant j'arrive ici, dans cet espace qui pourrait être chaotique, mais qui pourtant, embrasse son foisonnement, jongle avec sa multitude. Je ne dois pas reproduire les mêmes erreurs et rester dans ma chambre seule. Ma tête est encore embrouillée. Je ressens cette pression intense sur les tempes et des étourdissements continuels. Sans parler de mon corps qui semble encore comme toujours léviter. Je garde cette peur pesante de tomber par-dessus. En même temps, j'ai cette sensation que si je tombais, je ne me fracasserais pas le cul sur le sol, non je resterais comme en suspens. C'est une impression qui ressemble à une inquiétante étrangeté. Pourtant j'ai le sentiment que je la connais aussi, cette position. Que mon corps participe d'une mémoire cellulaire des ondulations. C'est comme une entrée en eaux. Je fais toujours la même poussée quand je nage. Je me propulse avec les cuisses. Les bras. Les extrémités. Et je me déplace comme ça, je me laisse tomber, je fais des pirouettes. Je reste attentive à ma respiration.

Je m'expulse de la chambre et vais au balcon du mauvais côté. La piscine me regarde. Je suis bien ici. Je me demande comment c'est sur le bateau.



De l'océan Ouest puis Est vers le trou noir  
(Kenojuak)

les panik du bateau  
sont comme nos guerrières

elles partent avec celle du calumet  
et reviennent avec des panik de la mer

moi je reste sur la côte Est  
je regarde mes sœurs qui nagent  
puis je marche de là où il y a les arbres vers là où la neige  
a fondu  
les glaces sont encore prises sur les bords,  
mais je ne sais pas la dureté des sols  
il n'y a plus de connaissances sur l'état des fonds

il y a des gens qui laissent tout ça fondre  
de sa belle mort

une baleine est une forêt

avant  
il y en avait beaucoup  
dans l'océan Nord

leurs voix ont perdu les échos  
elles ne se répondent plus

égarées

tout est avalé par la grande bouche

ce vide qui contient toute l'identité du monde

## De l'océan Ouest à la chambre 84

(Nadia)

Je me suis cassé la tête au moment de l'explosion. C'est ce que Jane m'a dit. Je ne me rappelle ni du bateau, ni de l'explosion, ni des femmes qui vivent avec moi dans le camp Sud. Peu à peu, leurs visages sont devenus familiers. Je comprends que je suis partie de la guerre. Les femmes me demandent pourquoi je ne sais plus parler arabe. J'ai un trou dans la mémoire.

« C'est le choc. Tes pensées vont peut-être revenir lentement, trouver un chemin de retour, mais pour le moment, tu es en sécurité, tu n'as pas à avoir peur. »

Le lendemain, deux femmes sont mortes de leurs fièvres. Jane m'a menti.

J'ai chaud et cette pression dans mon ventre qui me perce la chair comme des mauvaises menstruations.

\*

J'ai cette image qui me hante. Le visage d'une fille qui, je crois, m'accompagnait. Tout a comme été effacé.

\*

Elles ont fait une cérémonie pour les deux mortes. Une vieille femme noire a posé des fleurs sur leurs tombes. Elle m'a regardée ensuite.

\*

Je me réveille un matin avec cette rivière rouge entre mes cuisses. Au milieu des draps, cette minuscule forme poissone. Comme une arachide. Il y avait un corps qui cherchait la vie dans mon ventre. Je suis soulagée que ce soit mort.

\*

Après quelques semaines dans la tente Sud, Romane, une infirmière, vient me chercher pour m'amener à la chambre 84. Elle dit que les Syriennes sont très belles et que je ressemble à une autre qui est arrivée après moi. Elle dit que son nom est Yasmine.

\*

La chambre 84 est vraiment confortable. Je n'ai pas eu un lit comme ça depuis longtemps, je pense. Mon corps retrouve un confort absolu. Je dors des journées entières. Je prends des bains longs et chauds et je reste immergée dans la chaleur. Mon ventre est encore douloureux. C'est étrange de ne pas se rappeler l'acte. Je pense que peut-être il a été effacé. Je ne me rappelle même pas un visage.

\*

Je me souviens du vallon.

\*

Par la fenêtre de la cuisinette, je regarde toujours les flocons blancs de cette neige tomber.

\*

Je coupe le persil au couteau. L'odeur et le geste. Cette peur toujours de perdre un morceau au bout du doigt avec la lame.

\*

Je retourne au bain pour me plonger dans la chaleur de l'eau. Je retiens mon souffle jusqu'à la suffocation en me touchant la blessure.

\*

Au bout de mon confinement, Romane cogne à la porte avant d'entrer un matin. « Comment tu vas ?

— Reposée.

— Est-ce que tu as réussi à retrouver des souvenirs ?

— Je me souviens de la peur du couteau. »

\*

Je retrouve des visages familiers dans la classe de Madame Roaa. D'autres filles qui étaient dans la tente Sud avec moi, avant ces quelques semaines en solitaire. Elles sont contentes de me voir et moi avec. Les filles savent pour ma perte de mémoire.

Je pense que j'ai des sœurs à la maison. Je n'arrive pas à bien les imaginer. Mais je garde cette vision étrange de la fille du bateau.

\*

J'assiste aussi aux cours pour peupler mes matins. Je suis souvent la plus jeune. Les femmes m'accueillent et prennent soin de moi. Je regarde toujours cette maquette dans la bibliothèque. Elle est belle, ressemble à une maison de poupée que nous avions, je pense, étant petites. Je me souviens de cette chambre avec la maison miniature.

\*

I love clementine.

## De la cabane à la piscine (Madame Dou)

Hé bien ! La fille qui est sortie des portes horizontales a pris l'iboga. Nous l'aurions fait attendre, mais elle va toujours au-devant des choses. Elle est attirée par l'occulte. Il en faut toujours qui s'intéressent aux chemins des plantes.

Les six autres filles ont fini leurs rituels et se reposent après les grandes nuits sans sommeil. Nous nous déposons aussi. Et Kenojuak est retournée à sa hutte. Nous buvons une gorgée de tisane et nos os se reposent enfin de tout leur travail. S'amollissent. Ces âges sur notre dos nous font tomber dans notre bon fauteuil. Au salon, Bao écoute ses émissions. Yasmine semble aimer se rendre utile avec Kass au bateau. Nous ne savons pas combien d'années un corps peut supporter un esprit sans déclin. Pendant que Danaé étudie les ruines du château, nous, nous faisons de l'introspection. Nous nous regardons par dedans, au milieu de notre cage thoracique.

*Je n'ai pas la démarche féline  
J'ai le dos des femmes ancêtres  
Les jambes arquées  
De celles qui ont porté  
De celles qui accouchent  
En marchant*

Joséphine Bacon, *Uiesb*, Éditions Mémoire d'encrier.

\*

Bao vient nous chercher dans notre lit, ce matin. Nous nous levons et enfilons notre maillot. Elle ouvre nos rideaux pendant que nous allons au cabinet. Nous enfilons nos sandales, tenons notre serviette. Et Bao nous prend sur son dos pour descendre l'escalier.

Nous marchons dehors comme soulevées sur le nuage de la rosée du matin. Nous rejoignons l'équipe. Lin, Wen, Ahn, Jiao, Lan, et tiens ! la fille de la serre. Ce serait alors sa troisième journée sur l'iboga qui commence. Nous nous mettons à l'eau.

\*

Nous sentons nos disques qui se remettent en place, notre bassin qui ne souffre plus et nos chevilles qui sont enfin soulagées du poids de notre corps. Nous devons penser peut-être, à nous trouver une nouvelle chair.

\*

Nous retenons notre souffle pendant que nous allons au milieu du creux, juste avant la pente. Nous la regardons au fond de l'œil.

\*

La fille des tréfonds nous regarde avec ses pupilles.

« J'ai trouvé une clé dans le bassin du jardin Sud, je voulais vous le dire Madame Dou.

— Tu nous surprends tous les jours un peu plus !

— Je suis allée dans la chambre 44 et j'ai rêvé à votre enfant. » Elle nous dit ça avec ses yeux directement dans les nôtres. Elle n'a pas peur.

« En fait je ne sais pas si c'est un rêve, je pense que j'ai des visions depuis quelque temps. Depuis que je suis arrivée ici en fait. Pourquoi vous n'êtes pas morte ? Êtes-vous seulement vivante ?

— Hihhi. »

Bao et Lin rient elles aussi avec nous. Peut-être pourrions-nous changer de peau avec elle ? Nous l'invitons à l'écart des autres, à une réunion dans la E-1025 ce soir. Puis nous sortons de la piscine avec Lin qui nous ramène sur son dos vers la serre.



## Dans le labo (Felcie)

Avant l'arrivée de la pandémie, j'avais d'autres travaux en cours. C'est comme si tout notre travail a été mobilisé autour de l'étude des nouveaux vaccins alors j'ai délaissé mes champs d'études personnels. Ce qui m'a menée ici, en 2000, c'est l'apparition de cette masse négative à l'Est de l'océan Nord. Les changements drastiques de climat, en lien avec cette sphère, faisaient partie de mes travaux en bioécologie. J'en profitais aussi pour quitter le Venezuela qui commençait à s'embourber dans la corruption.

À l'époque, deux physiciennes, Svetlana et Isabella, que je connaissais, étudiaient ce phénomène de trou noir. Svetlana s'est tuée peu après son arrivée. Elle a sauté du balcon de la E-1027. Isabella m'a déjà dit qu'à ce moment, Sveta devenait folle à cause de l'œil dans la piscine. Elle disait qu'elle allait sauter au centre de la pupille et alors revenir dans le temps en créant une boucle temporelle. Elle était habitée par le trou. C'est sa particularité en fait, nous attirer en son centre. Moi je ne connaissais pas tout à fait le phénomène, qui était plutôt loin de mon champ d'études. Mais je demeurais fascinée par la chose. Cette espèce de sphère qu'on ne peut pas voir, dont on ne perçoit que ce qui l'entoure. Que l'envers, l'empreinte. Il y a des théories

qui sont fondées sur sa fonction de tunnel ou de système de transport. Malheureusement, on a dû pêcher les morceaux de Sveta éparpillés dans la piscine. Il y a souvent des problèmes de calcul avec la théorie qui mélange l'infiniment petit et le grand. Il suffit d'être un peu à côté et... on n'est plus physicienne.

J'ai étudié la faune et la flore de la forêt, et surtout de l'océan Est, qui n'a jamais été en contact avec de l'activité humaine nocive. Il est tellement vivant. Je n'avais jamais vu ça auparavant. Autant de vie dans l'eau. Des micro-organismes aux dauphins. J'ai même observé des bancs de baleines grises, cétacé presque disparu de tous les autres océans.

C'est fou de penser parfois à cette même Terre quelques siècles plus tôt. Avant l'extraction minière et pétrolière. Nous avons causé notre propre extinction. Soixante pour cent des animaux sauvages ont disparu dans les quarante dernières années. On surpêche, on surconsomme, on pollue, on pille, sans compter les horreurs des élevages. Vivre ici m'offre un état en dehors du temps. Je sens enfin que je peux préserver quelque chose. Il faut voir un peu de positif dans la fin du monde.

\*

Isabella aussi est partie. Mais elle, au lieu de passer par la pupille, elle est allée directement dans la bouche. On a eu tellement de discussions sur le sujet, avant qu'elle s'en approche. Que c'était dangereux, qu'elle pouvait être

avalée à distance, qu'on pouvait aussi seulement sauver ce qu'il y avait sur la Terre avant d'aller vers ce vide. Elle voulait que je l'attache avec une corde à un arbre de la forêt. Déjà, on n'allait plus dans le lac Nord-Est à cause du danger de l'emportement. À terre ou sur la glace c'est moins dangereux, mais obnubilée comme elle était, elle s'approchait et s'approchait toujours encore. J'ai remarqué, au début, la disparition des louves et des loups. Puis un matin, je suis allée la voir à son poste extérieur habituel et elle avait détaché sa corde elle-même. Le nœud de l'arbre était encore bien solide, c'était le sien qui manquait.

\*

Je suis sûre qu'elle est en dedans. Elle est allée disparaître dans la singularité. Mais j'ai lu que la physique quantique ne permet pas la disparition. Tout peut être reformé.

J'attends avec impatience la venue d'une nouvelle physicienne. Entre-temps, je demeure au labo avec Jane et Mei, ou alors seule, quand elles vont dans les camps. Je n'ai jamais été très confortable avec les foules. Et puis, si chaque fois que je tombe amoureuse, la fille s'évapore, je ne veux pas recommencer.



## De la piscine au sauna (Bao)

Après les pratiques du matin dans la piscine, on va dans le sauna avec l'équipe. C'est toujours moi qui verse l'eau sur les pierres. Je contrôle la température. Lin revient d'être allée porter Madame Dou à sa chambre et ramène la tisane. On essaie une nouvelle herbe de temps en temps. Nous nous assoyons toutes ensemble avec l'équipe, et nous nous passons le breuvage. Depuis nos vaccinations, nous avons repris les séances dans la piscine. Ça nous a soulagées de pouvoir recommencer nos activités ensemble. Il a fallu se tenir tranquilles quelque temps, aller au jardin une à la fois. Je me suis sentie bien seule dans la maison avec Madame Dou. Heureusement il y avait les télévisions. Lin s'assoit et boit puis passe la tasse à Wen qui me la tend. Ahn Jiao et Lan terminent le contenu et Lan dépose la tasse. Je verse de l'eau sur les pierres.

Je transpire jusqu'au bout de mes mamelons. Nous sommes ensemble dans notre nid. Au chaud.

« Madame Dou est de plus en plus rabougrie, elle devient de plus en plus petite, bientôt, on pourra la tenir dans la main. » Nous rions avec Lin.

« La fille blanche, elle a fabriqué un costume de peau d'aloès, elle disait "je suis piquée je suis piquée" et en fait, elle était juste stone. » Nous rions aussi avec Wen. J'inspire cet air humide qui me brûle l'intérieur des narines. Nous prenons le temps d'être silencieuses.

Mes pieds sont solides dans leurs plantes. Ils sont troncs. Et mes cheveux courts, des feuilles. Je bouge le bras qui se meut vers la cuillère, referme sa tentacule dessus et plonge dans le bac d'eau. Je déverse les gouttes très lentement dans une observation minutieuse de toutes les gouttelettes. Le temps est ralenti. Je les regarde dévaler lentement le bois et exploser en tombant sur les pierres. Chaque crépitement me donne un frisson. J'ai le dos qui colle au bois du banc. Je ne perçois plus les autres dans le brouillard. C'est toujours le moment que je préfère. Dès qu'on ne se voit plus.

Je sens toutes les gouttes qui tombent de moi. J'ai un océan sous les seins. Je me concentre sur mes pulsations, les calme. Je suis une bulle qui flotte dans la vapeur. La piscine est devenue mouvante, elle nous a suivies dans le sauna. Ses vagues me bercent dans cet air épais. Elle est autour de moi en minuscules gouttelettes. J'ai les mouvements en apesanteur. Ma tête bascule en arrière sur la cuisse de Wen, elle aussi en suspension. Je vole, la tête sur la mollesse de sa chair. Mon visage glisse entre ses cuisses, rebondit sur son pubis. Elle est pleine de sueurs elle aussi. Ma langue trace un chemin dans son tunnel tandis que nous sommes invisibles.

Au creux de l'océan Est et du trou noir  
(Kenojuak)

le moment où l'animal a commencé à prendre ses jambes  
moi je serais restée dans l'eau

je sais qu'il existe plusieurs lieux  
là-dessous  
des terres et des terres dans toutes les crevasses

c'est comme la mer en étages

je suis dans le sol du dessus  
où je vis avec les panik  
dans une identité en morceaux

jeunes morceaux

sous l'eau les âges  
coquillages éponges et tortues  
nos aïeules

et ce poisson tout au fond  
qui n'a pas changé depuis le début du monde

je l'ai vue la panik brûlée  
dans la forêt pattes de méduses  
la panik la plus louve  
depuis leur avalement

le trou surgit entre les eaux  
boit le lac  
bientôt l'océan Nord

je dois trouver la façon  
d'empêcher le monde de se vider

## Du bateau à l'entrée de l'hôtel (Yasmine)

Nous revenons de l'océan Ouest avec quatre naufragées. Jane les mène à la tente Ouest avec Romane, pendant que nous débarquons les caisses du bateau. Il y a quelques mois, c'était moi à leur place. Elles le savent, je leur en ai parlé pour atténuer leur peur. Une d'elles, Zahra, a la moitié du visage défiguré.

« On me disait déviante. Je me suis enfuie. »

Nous menons les caisses vers le hall, mais moi je n'entre pas. Argo ne dit rien, respecte nos limites. La mienne c'est de ne plus entrer dans ces murs construits pour abriter la bête.

\*

Les vieilles femmes ouvrent la porte du sauna et la vapeur en sort comme un fantôme. La vague de brouillard tourbillonne vers le ciel pendant qu'elles sortent une à une de leur maison de bois. Elles enfilent leurs sandales laissées devant la porte. Je reconnais Bao qui enfle son peignoir sur son corps gras et nu. Elle salue ses compagnes et me rejoint tandis que je migre vers la maison de

Madame Dou.

« Une bonne journée aujourd'hui, non ?

— Oui, je crois, on a sauvé quatre femmes.

— Bien ! » Bao se contente souvent de répondre le minimum. Nous marchons tandis que ses sandales couinent. Je suis obligée de ralentir pour garder son rythme. Je la regarde et elle me sourit d'un visage plein.

« J'ai vu une fille qui te ressemble. » Je sens mon cœur qui se serre.

« Où ça, Bao ?

— Cuisine, bibliothèque. »

Je rebrousse chemin en la laissant poursuivre vers la maison. Ce pourrait être Nadia. Romane aussi m'a parlé de mon double pendant que je débarquais les caisses du bateau.

\*

Je zigzague devant l'entrée du hall, incapable de retourner à l'intérieur. Les fenêtres de la bibliothèque sont trop hautes pour tenter une observation. Je croise cette femme qui vient du Nord et je lui demande de m'aider. Elle porte cette clé à son cou comme Madame Dou. Je l'implore de m'aider, lui dit que ma petite sœur Nadia est peut-être dans la bibliothèque.

« Je ne peux pas entrer, mais s'il vous plaît, vous pouvez aller voir ?

— Je peux bien y aller, mais pourquoi tu ne peux pas entrer ?

— Je vous le dirai après.

— Très bien. » Elle disparaît entre les portes.

C'est l'angoisse qui me prolonge. Mon corps entier est dans un bouillonnement qui me donne envie de pleurer et de rire.

Je me sens sur le bord d'éclater entre bonheur ou tristesse devant la possibilité. Mon ventre a des crampes. Tout m'attire au sol et je tombe assise en attendant son retour. Une première femme sort, mais ce n'est pas la bonne. Je laisse sortir un rire nerveux qui la fait me regarder en m'interrogeant. J'attends quelqu'une, désolée, je réponds. Elle part avec ma honte entre la piscine et l'hôtel.

\*

Enfin, la bonne femme ressort et je me précipite vers elle.

« Tu as vu Nadia ?

— Personne n'a répondu à ce nom. »

Je me sens démunie d'un coup.

« Alors, qu'est-ce qui t'empêche d'entrer dans l'hôtel ? »

Je lui dis tout, sans que cela fasse un sens, sans avoir peur d'être prise pour folle. Je suis trop déçue d'avoir cru un moment retrouver Nadia au détour d'une porte. Je peux enfin parler de la chose du tunnel à une personne, me délester de l'angoisse qui m'habite seule. Elle ne me juge pas, elle est intéressée.

« Je suis sortie par la chambre 77 dans ce tunnel qui m'a menée aux tréfonds. Le même tunnel qui sort dans cette cave en grotte dans la forêt. » Ses yeux s'illuminent alors

d'une étincelle qui lui tire un sourire satisfait.

« La chambre 77 ?

— Oui ! par le mur de la douche ! J'ai creusé un tunnel qui m'a menée vers des ruines. Mais il y a là une bête gardienne, une créature très grande qui vit dans le noir.

— Miraculeux ! »

Je me sens si soulagée qu'elle me croit sans douter. Ce n'est pas tous les jours que l'on parle d'un monstre et qu'on nous écoute de cette façon. Elle me serre la main avant de disparaître entre les portes.

Qui est cette femme ? Est-ce que j'aurais dû tenir ma langue ? J'espère qu'elle n'ira pas voir, qu'elle ne se dirige pas dans la gueule du loup.

\*

Je retourne à la maisonnette en hésitant entre la déception et la peur. Je retrouverai bien une façon d'aller à Nadia si Nadia ne vient pas à moi. Si c'est bien elle, je vais la retrouver. Je sais aussi que plus je retarde de la trouver, plus l'espoir gonfle en moi. Mauvais espoir peut-être, toujours prêt à sa propre destruction. Je me demande si elle a oublié son nom. Je me demande aussi si elle se rappelle quelque chose. Peut-être enfin que si elle a tout oublié, c'est la meilleure chose qui pouvait arriver. Me revoir la troublerait-elle ? Et cette femme. Se dirige-t-elle vulnérable vers la chambre 77 ? Je n'aurais pas dû parler. Comment j'ai pu tout dire sans réfléchir ? Pourquoi je mets toujours les autres en danger, pourquoi Nadia a disparu et pas moi, pourquoi

cette bête m'a laissée la blesser sans se défendre, pourquoi je suis ici, reverrai-je jamais ma famille et ma sœur ? J'entre dans ma chambre dont je referme la porte. Trouve cette lame qui m'aide à retrouver mon sang-froid.



## De la piscine à la chambre 44 par le tunnel

Je retrouve le luxe de la nage. Après l'aquaforme de ce matin, je suis revenue écrire dans la chambre 44 jusqu'à midi. À la cuisine, j'ai préparé le repas avec Felcie Kebe et Bertina. Je me sens enfin sortie de ces jours vaporeux. Je ne sais pas pourquoi je ne suis pas revenue nager depuis la soirée avec Tamisha et les pirates.

Je profite de l'après-midi pour faire des longueurs. Je me propulse contre le mur Sud et nage dans cette piscine complètement libre. Mes yeux tracent cette ligne noire qui dessine l'œil du fond. Je repasse par-dessus cette masse qui forme la pupille. Je deviens comme hypnotisée par cette sphère. Pirouette œil pirouette. Quand je termine mon entraînement, je plonge vers le fond de l'eau. C'est une habitude toujours, me laisser tomber pour refroidir mes joues brûlantes. Je m'approche de cette surface opaque et ronde. Caresse les petites dalles noires. Elles semblent plus glissantes que leurs voisines de céramique. Comme si elles étaient en fait constituées d'une sorte de verre noir. Détail intrigant.

\*

Au dîner tout à l'heure, j'ai eu une discussion vraiment

intéressante avec Felcie. Elle a parlé d'un trou noir près de l'océan Nord. Ce serait sa force gravitationnelle très forte qui influencerait le climat.

De retour à ma chambre originelle, je tente de comprendre le phénomène avec ce livre trouvé dans la bibliothèque. C'est drôle, les trous de ver me font penser à cet escalier qui mène à l'aile E.

De l'aile E au jardin Nord-Ouest en passant par  
la cave  
(Silvia)

Je crois entendre des va-et-vient dans l'aile E depuis quelques jours. J'ouvre la porte de la E-1011 et toujours le couloir est vide. Je n'aime pas beaucoup me retrouver ici toute seule récemment. On croirait entendre les pas des anciennes locataires des lieux. J'ai terminé la chambre E-1012. Il restait plusieurs meubles dans l'entrepôt de la 313. J'ai refait la peinture et trimballé l'attirail avec l'aide de Kass, certains soirs de la semaine. Je suis contente du résultat. C'était la pièce qui demandait le moins de travail, alors maintenant, je vais devoir me trouver une apprentie pour continuer. Je voulais au moins faire une salle, je ne sais pas, pour avoir l'impression d'avancer. Pour créer ce nouvel espace, lui donner vie.

\*

J'entends du bruit dans la E-1027 et j'ai cru en percevoir dans la chambre 44. J'essaie de demeurer rationnelle. Je ne connais plus le nom des saintes, je n'en ai pas eu besoin depuis trop longtemps. J'ai déjà été dans quelques lieux qui me semblaient hantés. Cette aile est pleine de fantômes. Des femmes dans les murs, partout, qui se promènent.

\*

Je retourne toutes les nuits dormir dans ma chambre, la 28. Je me sens plus confortable dans l'aile C. Je suis en terrain connu. À côté de la chambre emmurée de Sébastienne, la 23.

\*

J'ai trouvé un dessin dans la E-1025.

Je reconnais les lieux. Madame Dou m'a dit que seules elle et Sébastienne étaient au courant de cette bête dans la cave. Comment ce dessin peut-il alors la représenter ? Je ne suis pas sûre d'aimer ça. C'est un diabolin ? Une vache ? Un taureau ? Est-ce une blague ? Ou alors c'est Kass qui me fait un coup, ou je perds la tête ? Protégenos del daño !

\*

Je vais chercher Danaé dans la chambre 19 de l'aile B pour la réunion de ce soir. Je cogne et elle ne répond pas. J'introduis mon passe-partout et Danaé n'est pas dans sa chambre. Tout cela est anormal. Je me dirige alors vers le dortoir. La porte est entrouverte alors je la pousse. À l'intérieur, Farah et Kass fument un joint à la fenêtre, Maria et Warsama sont allongées ensemble, et Yusra fait des abdos pendant que Tamisha lit. Elles me saluent pendant que je leur dis que je leur vole leur Capitaine. Nous ressortons et je recogne chez Danaé en repassant

devant sa porte, mais toujours pas de réponse.

« Iel a peut-être croisé Doula et est monté·e avec ?

— Moui. »

En montant jusqu'à la E-1025 dans l'ascenseur, je suis prise de vertiges et de sueurs. Pourquoi Danaé n'est pas dans sa chambre ? Ce n'est pas une chose qui arrive d'habitude. Les portes s'ouvrent sur la fille de la 44. Je lance un cri perçant qui nous secoue toutes les trois. Kass me prend par les épaules pour me faire avancer hors de l'habitacle, et nous nous déplaçons dans le salon tandis qu'elle nous regarde, interloquée.

« Madame Dou m'a invitée dans cette salle ce matin pendant l'aquaforme. » Je remarque alors la clé liée à son cou. « Où tu as trouvé ça ? C'est la clé de Danaé ? Elle te l'a donnée ou tu l'as volée ? Réponds ! »

Kass m'interrompt pour me rappeler à l'ordre pendant qu'elle me masse les trapèzes. « C'est une clé que j'ai trouvée dans l'étang l'autre matin. Je me suis endormie au jardin Sud après un bad trip de trois jours, je vous jure que je comprends pas plus que vous. Au réveil, y'avait cette clé au fond du bassin. Elle ouvre l'aile E par l'ascenseur. Je suis revenue dans la chambre 44 cette semaine, je voulais comprendre pourquoi vous l'aviez fermée.

— Alors c'était toi dans l'aile E et pas un fantôme.

— Oui !

— Et tu as fait un dessin ?

— Aussi ! Vous parlez bien de la figure 18 ? Je l'avais perdue ! »

L'ascenseur fait un ding et nous nous interrompons pour regarder quelle invitée surprise les portes vont nous dévoiler. Madame Dou entre seule, rabougrie et boîteuse, avec sa canne.

« Danaé n'est pas là ? » Je comprends par son effroi que nous avons le même pressentiment.

\*

Nous nous engouffrons à nouveau dans le cubicule.

« Insère la clé et tourne trois fois. » Je m'exécute. Nous descendons alors plus longtemps que d'habitude. Kass me regarde interloquée, la fille de la 44 aussi.

Nous débouchons dans une petite pièce de pierres qui héberge deux vieilles portes à l'aspect médiéval. Je marche sur une pelure d'agrumes qui moisit sur le sol. Madame Dou me demande de lui prendre au cou cette deuxième clé, cette fois plus ancienne. Je la prends de mes doigts qui tremblent. Elle me fait signe d'y aller, toute fatiguée et fragile. J'insère la clé dans la serrure et la porte de droite s'ouvre.

Nous pénétrons dans cet espace sombre. Je tiens alors la main de la fille de la 44. Kass porte Madame Dou dans ses bras. Nous nous approchons de cette chose qui gît sur le

sol. Bien vite, je comprends avec horreur qu'il ne s'agit pas d'une bête, mais bien d'une femme. Je la retourne sur le dos. C'est le corps de Danaé. Sans traces de violence, simplement raide et froid. C'est ce qui pouvait arriver de pire, j'avais bien eu ce pressentiment mauvais et Madame Dou elle aussi. La fille lui prend le pouls qui n'y est plus. Je regarde son visage connu, mais si vide. «Kass! Emmène-moi au jardin ! »

Elles retournent vers les portes tandis que je remarque moi aussi la clé manquante au cou de Danaé. Je cours pour entrer à temps dans l'ascenseur qui se referme.

\*

« Laissez-moi entrer seule. » Madame Dou tourne la clé qui se trouve déjà dans la grande porte extérieure du jardin Nord-Ouest. « Mais vous tenez à peine sur vos jambes ! » Elle me regarde et caresse mon visage de sa main tendre. « Je n'ai rien à craindre Silvia, revenez demain matin ! » Son corps âgé, maintenant rapetissé disparaît tandis qu'elle referme l'entrée du jardin. Kass et moi décidons de retourner à la cave chercher le corps de Danaé. « Moi, je vais guetter l'entrée ! » Nous nous éloignons en laissant la fille de la 44 en périphérie du jardin devant la porte.



## De la cabane au labyrinthe (Yasmine)

Au réveil, je dévale l'escalier pour aller rejoindre Bao qui écoute ses deux émissions. Mon rêve me montrait le caveau qui mène au tunnel et sa porte arrachée. « J'ai besoin de toi ! »

Nous sortons et marchons vers le nord de la forêt. Je ne sais pas exactement où aller, mais je sais qu'il doit y avoir de la neige. « Je cherche le caveau dans la neige !

— Je sais où c'est ! »

Bao semble aussi avoir compris qu'il y a une urgence et marche plus rapidement qu'hier. Nos pas vont de la terre molle à la terre gelée puis s'enfoncent peu à peu dans une neige blanche.

Nous arrivons finalement près de cette habitation qui semble creusée à moitié dans la terre, ses murs sont formés d'écorce et de toiles retenues par des pierres. « Ce n'est pas la bonne maison... » Bao se dirige tout de même vers l'intérieur et en ressort avec une autre vieille femme que je n'ai jamais vue.

« Yasmine, voici Kenjuak. » Nous nous saluons à distance. Je lui explique l'endroit que je cherche. « J'ai vu

des empreintes. Des grandes traces de sabots dans la neige. Qui sortent, mais retournent par le tunnel. » Je me sens alors désarmée. Ai-je permis à la bête de s'échapper ? Et cette femme qui m'a aidée avec Nadia, je l'ai envoyée se perdre dans les labyrinthes. « Je dois absolument aller voir cette cabane !

— C'est dangereux.

— Je sais ça, mais je dois aller sauver cette femme que j'ai menée moi-même à sa perte.

— Sauver ? D'accord ! » Puis Kenojuak nous dirige vers le caveau.

Bao remarque les traces en même temps que moi. Nous sommes prises d'un état de panique. Rendues devant le caveau, je filme cette entrée dont on a extirpé la porte. Tout me repousse à y entrer, mais je ne peux pas choisir de ne rien faire, en pensant à cette femme dans les tréfonds. C'est moi qui l'y a fait entrer, c'est ma responsabilité de l'en sortir. Kenojuak me trouve courageuse. Elle dit qu'avec Bao, elle va créer un cercle de protection autour de l'entrée du tunnel.

Je m'insère alors dans le couloir qui mène vers les ruines. Je suis consciente que c'est risqué. Je sais aussi qu'en allant par là, je me fais violence. Je ne reverrai peut-être jamais Nadia, si c'était bien elle. Cette fille qui me ressemble. Je ne reverrai plus mes sœurs, ni ma mère, ni cette Terre où je suis née. Dans mon rêve de cette nuit, je ne me rappelle que du visage horrifié de cette femme que j'ai envoyée à la chambre 77. Mes mains frôlent les murs sur lesquels je touche une substance visqueuse. J'ouvre la

lampe de poche de mon cellulaire et comprends alors que c'est du sang, mêlé à des poils. Je débouche dans la première galerie du souterrain.



## Dans les tréfonds (La Bête)

*« j’avale les clés de mes portes souterraines / j’arrive à la parole »  
Rien du tout, Olivia Tapeiro.*

Je dors à plusieurs endroits. Cette natte sur le plancher, que parfois je déplace, je l’amène sous cette fenêtre effrayante qui me fait voir les bêtes du haut. Dès que la lumière traverse ce trou bouché, je remarque les longs doigts de cette gigantesque bête qui bougent. J’en ai compté dix plus quatre. C’est le rituel du matin. Parfois, certains événements ne respectent pas l’ordre habituel. Parfois quelque chose de nouveau se passe au-dessus de ce trou. Récemment, j’ai remarqué de nouvelles agitations par le cercle. Cette créature s’est approchée de moi, elle a flatté la frontière de ses deux doigts. Et puis j’ai vu ce visage qui crachait des bulles. Je n’ai pas compris ce qui se passait et j’ai eu très peur en même temps que j’en suis restée fascinée.

\*

Une autre journée est devenue étrange parce que j’ai senti

cette odeur nouvelle. Ce n'était pas nos mères, mais une autre bête. J'ai couru à sa recherche dans les tunnels, mais j'ai perdu sa trace. Elle a laissé une senteur admirable dans les galeries. Quelque chose qui ressemble à l'odeur de nos mères parfois, dans leurs cheveux. J'ai fait des promenades circulaires tous les derniers jours en reniflant ce qui restait de cette présence. Puis l'odeur a fini par s'atténuer.

\*

Certaines nuits, nos mères apparaissent par les portes. Elles nous donnent des pommes et je bois ce liquide. Puis nos mamans repartent se cacher. Je couine parce que je voudrais une autre caresse. Toujours après le boire je me sens étourdie. Je cours dans toutes les directions, fonce dans les murs. Je me frotte aux parois des tunnels. Me dirige vers certains chemins qui se rapetissent jusqu'à devenir trop petits pour mon passage. Je rêve parfois que je deviens si petite que je peux aller au fond des sentiers. Je marche alors plus loin encore et les tunnels sont infinis et je suis de plus en plus petite pendant qu'eux aussi rétrécissent. Je vais sous le cercle regarder les formes qui bougent sur le sol. Et je joue que cette forme est un vêtement.

J'accumule les pierres dans un coin. Les empile. Mon corps se déplace sans que j'aie besoin de bouger les pattes. Je vacille au plancher et tombe en faisant voler la poussière.

\*

À mon réveil je suis encore étourdie. Je vais pisser sur ma vieille urine dans un autre tunnel. Puis je me déplace jusqu'aux pointes qui naissent du sol. Elles sont trois, les unes à côté de l'autre. Formes dures qui ressemblent à ma langue ou ma queue. Je fais entrer la plus douce dans mon trou et je me bouge jusqu'à l'instant de ma mort. J'ai l'impression de mourir chaque fois que je m'empale. Je saigne toujours après, mais ce n'est pas une blessure. Puis ce sang me reste là quelques jours jusqu'à sa disparition. Je lèche mes plaies si je peux. Je ne me permets de le faire que de temps en temps, quand le besoin est trop fort. Je me remue pour penser ma mort. Mais la vue de ce sang me fait peur. Toutes les fois que je m'assois sur la pointe douce, je me dis que je ne devrais pas, mais je recommence.

\*

J'ai senti une nouvelle odeur dernièrement et je me suis mis à courir après cette intruse. Celle-là ressemble à un fruit que nos mères nous ont déjà donné. Elle a crié et j'ai grondé pour lui répondre, mais elle s'est faufilée dans un tunnel trop petit. Je suis retournée me cacher avant qu'elle réapparaisse. J'ai voulu jouer avec cette bête, mais elle m'a blessé au torse avant de disparaître dans une craque inconnue. J'ai eu mal quelques jours avant que nos mères ne viennent caresser mes blessures avec cette substance. Carottes et breuvage. Et toujours la répétition des formes sous le cercle.

\*

Dans la pénombre d'hier, nouvelle odeur. Cette bête sent la terre, mais c'est une terre différente que celle d'ici, la mémoire d'une odeur ancienne, reconnue. Cette fois-ci je vais faire attention. M'avancer plus calmement et trouver cette troisième créature. Elle se tient debout près des murs. Je mets la patte dessus et ses cris me crèvent les oreilles. Je la fais taire en écrasant ce qui fait sortir ce son. Cette chose brillante qui a la même senteur que mon sang m'attire entre sa peau et mes pattes. Je la lèche avant de la garder sous ma langue en arrachant la corde qui la retient. Pourquoi cette bête ne bouge plus ?

\*

Je retrouve le tunnel par où la deuxième bête est sortie, celle qui sentait ce fruit. Il est serré, mais je veux voir ce qu'il y a au bout. Je veux aussi m'éloigner de celle qui ne bouge plus. Je ne sais pas pourquoi, mais je pense à nos mères qui peut-être ne seront pas heureuses. Je me faufile dans cette petite entrée qui s'ouvre enfin sur une certaine lueur qui ressemble à celle du cercle. Je me blesse les épaules en forçant mon corps contre les parois. Je débouche alors dans une minuscule galerie au plancher froid. Ce tunnel ne me mène que dans un autre repli. Puis je remarque cette forme qui me rappelle les portes par où nos mères entrent dans mes galeries pour me donner à manger. Je charge cette porte et celle-ci revole pour s'ouvrir sur une clarté qui me brûle les yeux. J'avance, aveuglée, parmi toutes ces colonnes brunes ou vertes, et

enfonce mes sabots dans une chose si froide que la peur me fait revenir par ce chemin trop mince. Je me blesse à nouveau au retour.

\*

Je repasse devant la troisième bête et son odeur de terre qui ne bouge plus. J'inspire toute la mémoire de son odeur. Je geins en pensant avoir fait une chose qui me vaudra une pénitence. Je ne veux pas que nos mères soient fâchées. Je cours dans toutes les directions, en panique, jusqu'à ce que je trouve ce tunnel par où les deuxième et troisième bêtes sont arrivées. Celle du fruit et la dernière. Leurs odeurs se mélangent. Je me déchire encore le pelage contre les murs étroits, jusqu'à ce que je débouche dans un trou pâle et humide. On dirait que je suis dans un bassin comme celui dans lequel je bois. Cette forme argentée laisse tomber quelques gouttes d'eau que je lèche.

Quand je me lève, je sors de cette galerie pour entrer dans une autre un peu plus grande. Là, j'aperçois une autre bête dans un mur et me retourne pour en découvrir une deuxième. Elles sont grandes et poilues comme moi. Je me défends en les chargeant, mais bientôt, elles disparaissent derrière des murs cassants qui explosent en me déchirant la chair. Je me suis blessée, tant blessée.

Je m'étends sur cette natte confortable quelque temps pour pleurer. Je sais que nos mères seront fâchées. Je sais que je suis sortie, qu'en haut, les bêtes sont dangereuses, disent nos mères. J'ai reçu un éclat de ce mur dans mon œil qui

me fait mal. Je quitte la natte pour charger cette autre porte qui me contient dans cette galerie, et débouche dans un nouveau tunnel qui est très vaste. Une lumière très douce me fait voir plusieurs murs dotés de nombreuses portes. Tous les murs et ce sol ne sont plus cachés dans la noirceur et m'offrent à voir une multitude de teintes différentes. Je tente de goûter beaucoup de choses sur ce sol, mais rien n'a l'air consommable.

Je marche vers le bout du tunnel qui s'ouvre sur une descente dangereuse. Je me laisse tomber dans cette drôle de pente. En bas, une énorme galerie avec cette forme noire à l'aspect étrange. Je m'approche de la forme et la touche. Celle-ci fait alors retentir un son creux. Je la touche une autre fois et le son devient aigu. Je la tape et elle parle un langage inconnu. Puis je sens l'odeur d'une nouvelle bête et je me précipite vers deux portes qui s'ouvrent sans difficulté. Je ne veux pas que nos mères me chicanent.

Je me retrouve alors de nouveau dans la noirceur. Mes sabots frôlent un sol qui sent bon. Je goûte ce sol et ça me rappelle celui des tiges de carottes. Ça y ressemble aussi par la teinte. J'entends des bruits qui viennent de ce sol mouvant à côté. Je m'en approche tandis que cette eau mouille mes pattes. Je m'avance dans toute cette eau, mais bien vite mes blessures aux épaules me chauffent et je rebrousse chemin. Je mange ce sol en suivant l'odeur de cette troisième bête qui ne bouge plus dans ma galerie. Je renifle jusqu'à ces deux autres portes. Je les charge, mais celles-ci sont si solides que je me casse une dent sur cette

chose brillante que je gardais sous ma langue. L'entrée possède deux petits trous au niveau de mes hanches et je me penche pour regarder par ces interstices. Sans réfléchir, je sors cette chose scintillante de ma bouche et l'insère dans un des trous. Cela ressemble au bruit que font nos mères avant d'ouvrir les portes souterraines. L'une d'elles s'ouvre alors et j'entre dans cette nouvelle galerie tandis qu'elle se referme derrière moi. À l'intérieur, je m'étends dans un coin sur ce tapis mangeable, exténuée. Le plafond est si haut qu'on le croirait inexistant. Il est percé de plusieurs petits trous qui laissent passer la lumière. Combien d'étages restent-ils avant de toucher ces sommets ?



## De la chambre 84 au labyrinthe (Nadia)

Je suis dans la chambre 84 tandis que j'entends ce bruit étrange au milieu de la nuit. Puis ça se répète. Je les entends depuis ma salle de bain. Je me rapproche de ma porte que j'entrouvre subtilement, puis je vois passer cette créature dans le corridor. Elle se dirige vers l'escalier. Je regarde le couloir et remarque que la porte 77 est ouverte. J'entends soudain une note de piano. Je vais vers le haut des paliers pour regarder la créature. Une seconde note est jouée, je la vois réagir, intriguée en même temps qu'apeurée. Il y a une vache qui joue du piano. Elle semble remarquer ma présence et je me cache contre le mur. Elle se sauve par les portes de l'entrée. Quelle est donc cette chose que j'ai vue ?

\*

Je reviens sur mes pas, dépasse la chambre 84, et continue mon chemin vers la 77. La porte a été arrachée. Je ne comprends pas que les autres ne se soient pas réveillées. J'entre dans la pièce qui a été détruite par la bête. Les miroirs sont tombés en miettes sur le tapis. Le lit est tout boueux et plein de sang. Je fais attention de ne pas marcher sur des éclats de verre, et me dirige vers la salle

de bain. Je trouve ce trou qui mène dans les murs.

## Dans le jardin Nord-Ouest

Je décide d'entrer dans le jardin. Kass et Silvia en auront quand même pour un bout de temps. La vieille clé est demeurée dans la serrure. Je pousse la porte et pénètre ce jardin luxuriant. J'avais remarqué cet endroit derrière l'enceinte dès la première journée, à mon arrivée. Avec l'océan tout près et la température plus fraîche par ici, je l'avais presque oublié. Les branches ont envahi le sentier. Elles s'étirent librement en se mêlant aux autres alors que je contourne un muret de pierres qui me dépasse d'une tête. J'arrive en haut d'un escalier de marches basses qui descendent. Je compte douze paliers. Rendue en bas, j'entends Madame Dou chanter doucement. Je me cache pour regarder la scène.

\*

La bête est assise dans une fontaine. Madame Dou la lave en flattant sa tête. Elle tend sa main dans l'eau et frotte le pelage de cette espèce de vache brune cornue qui se tient assise comme une humaine. Des lianes poussent autour d'elles, s'accrochent aux cornes de cette créature qui se laisse flatter sous les jets d'eau. Madame Dou se redresse, tout d'un coup très à l'aise de se tenir toute seule. Elle enlève ses vêtements et embarque à son tour dans la

fontaine. Le feu qui danse à côté d'elles me fait remarquer ces dessins incrustés dans les pans de la sculpture. Une bête apparaît sur la colonne centrale, entourée de trois femmes. Madame Dou s'immerge dans la fontaine et en ressort avec sa vigueur de nageuse d'aquaforme. Se relevant d'une façon énergique, elle retire son visage et sa peau, sous laquelle se trouve une deuxième femme qui ressemble davantage à la Madame Dou de mon arrivée, puis une troisième, plus jeune encore. Madame Dou se démultiplie et devient ces trois âges comme sur la fontaine. J'ai l'impression d'avoir une vision bacchanale. Soudain, la bête subit elle aussi une mutation. De blessée et grande, elle se soigne en même temps qu'elle rapetisse. Puis, la gueule de la bête s'ouvre et s'ouvre encore et toujours plus grande. Bientôt, les deux anciennes Madame Dou sont dévorées par la créature. Je retiens un cri alors qu'un spasme presque sismique me traverse l'échine. J'ai chaud, mais je suis comme incapable de regarder ailleurs. Il n'y a presque pas eu de sang, comme si les deux vieillards avaient été gobées en entier ! Je dois tout voir. Tout connaître et l'écrire après, le dire aux autres femmes.

\*

La plus jeune des Madame Dou qui restent monte alors la bête. Elles font le tour du fond du jardin, alors que Madame Dou chevauche la génisse. Puis elles se dirigent droit sur moi par l'escalier pour terminer le tour complet, tandis que je me presse d'horreur contre le muret. Mais elles ne semblent pas m'apercevoir. Elles finissent leur ronde en redescendant par l'autre escalier, et retournent à la fontaine, où la bête

engouffre à son tour la dernière Madame Dou.



## Dans le labyrinthe (Yasmine)

Je ne sais plus de quel côté du labyrinthe je me trouve, je suis perdue depuis mon entrée par le sang et les poils. Dès que la galerie s'est espacée, je suis allée dans un tunnel qui m'a menée dans une autre galerie ainsi qu'un autre tunnel et depuis, j'ai l'impression de tourner en rond. Mon téléphone n'a plus de batterie alors je n'ai plus de lumière pour m'orienter. J'erre dans les tunnels en me disant au moins que la bête ne semble pas y être, ni la femme. Je suis allée me perdre pour rien. Je me sens presque libre. C'est étrange que ce soit ce sentiment qui me submerge alors que je suis enfermée sous terre.

Je pénètre alors dans cette galerie très grande, avec ce qui ressemble à une fenêtre en son centre. Sous le rayon du matin qui perce l'obscurité, se trouve assise Nadia. Je m'approche d'elle tranquillement, et elle me regarde arriver. Rendue à côté, elle me pointe la fenêtre teintée de noir et je vois les jambes des vieilles nageuses balloter par cette pupille.

C'est sous l'œil des ruines que je retrouve enfin ma sœur.



## Devant l'entrée de l'hôtel

(Kass Argo)

J'ai décidé de pas aller en mer au moment où on a trouvé le cadavre de Danaé dans les décombres. Après, les événements se sont enchaînés très vite. C'est très étrange de tenir le corps d'une personne qu'on a connue, mais les dernières années ont réussi à me désensibiliser aux dépouilles. Silvia est plus fragile, je le ressens. Iel s'est remis·e à prier. Nous amenons le corps dans la chambre froide de la 206, derrière la cuisine. C'est là que nous mettons les défunt·es avant de les enterrer. Nous nous dirigeons ensuite vers le jardin Sud où nous pensons creuser un trou.

« Je ne sais pas si je vais être capable.

— Je comprends, on a assez galéré pour un matin si jeune. » Je sors ma pipe et mon sac à tabac, dans lequel je me garde ce mélange pour les occasions spéciales. Je mêle à mon tabac quelques-unes de ces graines de datura, données par Lin en échange de la caisse que je lui ai livrée il y a quelques jours. Je frotte une allumette et tire un bon coup. Je tends la pipe à Silvia, qui la prend à ma grande stupéfaction.

« Tu vas voir avec ça, on va planer. »

\*

On passe devant la piscine dans laquelle les nageur·ses font leurs rondes. Nous les saluons Silvia et moi, tandis que nous survolons les dalles. Rendu·es au quai, je regarde mon bateau qui tangue dans une mer agitée. Farah, Warsama, Maria, Yusra et Tamisha sortent alors avec plein d'autres personnes de l'hôtel.

Bientôt, tout le côté ouest est peuplé. Felcie, Mei et Jane sont présent·es. Roaa et toustes ses étudiant·es. Arrivent aussi Keno, Bao, Yasmine et un·e autre qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Iels nous informent de la rumeur de la bête. Silvia et moi nous esclaffons. « Les nouvelles vont vite. »

Tandis que le soleil se lève sur l'océan Ouest, lé créature apparaît alors à l'angle nord-ouest de l'hôtel, accompagné·e par l'amant·e de Tamisha. Lé bête est calme et jeune. Et je comprends tout de suite que c'est Doula.

# Dictionnaire

## A

**ABRILLER** ou **ABRIER** v.tr. ou pr. — Couvrir, abriter.  
PRON. : Se couvrir. — *français du Québec*.

**ADELPHÉ** n.m. et f. identiques — du grec *adelphité*. Lien familial qui lie sœurs et frères.

## B

**BERCEUSE** n.f. — Fauteuil à bascule. — *français du Québec*.

**BLEACHÉ** adj. — se dit essentiellement pour les cheveux. L'expression vient de l'anglais *bleach* qui signifie eau de javel. — SYN. Décoloré, blond platine, blond polaire.

**BUTCH** n.f. — de l'anglais *butcher*, boucher·ère. Il désigne un type de lesbiennes dites aussi « camionneuses », genre *rough*, baroudeuses. — Voir son contraire *high fem*. Les termes *high fem* et *butch* sont discutés et ne font pas unanimité dans la communauté LGBTQ+.

## C

**CELLEUX** Pron. inclusif. — Celles et ceux.

**CHIENNE DE TRAVAIL** n.f. — Habit. Une chienne de travail est une combinaison de travail. L'expression est directement traduite de l'anglais *working dog* et est utilisée couramment au Québec. Si vous rêvez de posséder une chienne de travail, vous pouvez en trouver à bon prix [ici](#).

## D

**DATURA** n.m. — Plante appartenant à la famille des solanacées et très riche en alcaloïdes.

**DÉGENRER** v.tr. ou pr. — Enlever les genres féminins et masculins dans la langue pour parler d'une personne au-delà du genre. — *voir langue inclusive*.

**DOULA** n.f. — du grec moderne, esclave, servante. Une *doula* est une personne qui accompagne émotionnellement et corporellement la grossesse et l'accouchement. Elle n'a pas de compétences médicales.

## E

**ÉPEURANT** adv. — Qui fait peur. — *français du Québec*.

## F

**FIERCE** adj. — de l'anglais. Intense, vigoureux, plein d'une énergie sauvage.

**FLAT DE BIG SORORITY ENERGY**, EXP. — Un appartement (*flat*) communautaire où règnent l'entraide et le soutien entre femmes. Pour en savoir plus sur le concept de sororité et les débats qui tournent autour, lire ici (en allemand).

## G

**GUTS** n.pl. — de l'anglais. Entrailles, intestins, viscères. — FIG. En général, c'est mieux d'en avoir et comme il se trouve que tout le monde en a, on en profite. — PAR EXT. *avoir des guts* signifie avoir du cran, savoir se faire confiance et faire confiance à ses entrailles. Se fier à son instinct.

## H

**HALLUCINOSE** n.f. — Hallucination légère. La personne en proie à une *hallucinoze* reste critique par rapport à la réalité de sa ou ses visions.

**HIGH FEM** Adj. ou n.f. — Terme issu de la communauté lesbienne et qui désigne une personne dont le physique répond aux codes de « l'ultra-fémininité ». — *voir son contraire Butch*. Les termes *high fem* et *butch* sont discutés et ne font pas unanimité dans la communauté LGBTQ+.

## I

**I ROOT FOR IT, TO ROOT FOR** EXP. — de l'anglais.  
Exprimer son soutien, soutenir.

**IBOGA** n.m. — L'Iboga est un arbuste qui pousse en Afrique équatoriale. Sa racine contient une douzaine d'alcaloïdes et a des propriétés hallucinatoires puissantes. Administré à petites doses, l'Iboga a des effets psychostimulants et euphorisants et peut provoquer des hallucinoses.

**IEL/IELS** pron. pers. inclusif — Il(s) et elle(s).

**IGUANE** n.m. — Espèce de sauriens réputée pour son calme et, d'après Ariane Lessard, son sang froid. Un iguane a la *poker face* idéale.

**INFIBULATION** n.f. — Technique de mutilation des femmes proche de l'excision consistant à leur sectionner les grandes lèvres après avoir coupé le clitoris et les petites lèvres. L'infibulation est pratiquée dans plusieurs pays d'Afrique.

## L

**LANGUE INCLUSIVE**, EXP. — La langue inclusive est une réflexion critique sur le langage et son pouvoir de privilégier ou, au contraire, d'invisibiliser certaines personnes au sein d'une société. Il interroge en particulier la règle de binarité masculin/féminin qui rend invisible toutes les personnes ne se reconnaissant pas comme binaires et la suprématie du masculin sur le féminin selon le bon vieil adage : « le masculin est universel

et l'emporte sur le féminin. »

Il propose différentes solutions pour sortir de cette impasse linguistique : écriture épïcène, point médian, étoile \*, accord de proximité, valorisation d'un féminin neutre, qui tout comme le masculin peut représenter un groupe de personnes composé de genres différents.

Dans le texte d'Ariane Lessard, les personnages vivent leur rapport à leur identité de manières différentes et le transcrivent directement dans le langage :

\* **Kass Argo** refuse la binarité féminin/masculin et dégenre tout le monde. Iel utilise le pronom personnel sujet « Iel » pour désigner toute personne humaine sans faire référence à son genre.

\*\* **Tamisha** est une femme trans. Sa rencontre avec Kass l'amène à se dégenrer (ou devenir non-binaire), mais ce n'est pas toujours facile.

\*\*\* **Yasmine** donne toujours à voir le féminin. « Elle pense à ses amies et amis. »

**LÉ** art.déf. — Article défini proposé par Ariane Lessard pour fusionner les articles définis *le* et *la* et quitter la binarité du langage. — *voir langage inclusif*.

## M

**MALE GAZE**, EXP. — de l'anglais. Male gaze ou regard masculin dénonce la prédominance du regard masculin et hétérosexuel sur les femmes dans la culture visuelle dominante (cinéma, publicité, jeux vidéo et etc...). Le corps des femmes est regardé par les hommes, il est photographié, dessiné ou filmé pour leur plaire et leur procurer le plaisir proche de la jouissance et de la domination. Le concept a été proposé en 1975 par la

féministe américaine Laura Mulvey dans son essai *Visual Pleasure and Narrative Cinema* (à lire ici en traduction française : *Plaisir visuel et cinéma narratif*).

**MATRIE** n.f. — du grec ancien μητρῖς. La mère commune, la province ou région natale. Mot féminin disparu, comme beaucoup d'autres. Souvent remplacé par le terme patrie, du latin patria, *terre des aïeuls*.

**MÉDECINE** n.f. — Femme médecin. Les termes *médecienne*, *doctoresse* ou *miresse* existaient également au quatorzième siècle.

**MINDFUCK**, EXP. — de l'anglais argotique. Un *mindfuck* désigne quelque chose qui déroute, qui rend perplexe, qui littéralement « baise le cerveau ».

## N

**NAUPATIQUE** adj. — Personne sujette au mal de mer.

**NON-BINARY** adj. — de l'anglais. Non-binaire. — SYN. enby. Personne refusant la binarité du genre.

## O

**ON MET LA MUSIQUE À ON** EXP. — Expression québécoise qui mélange français, anglais et la langue universelle des appareils audiovisuels fonctionnant sur la binarité du *on/off*.

## P

**PANIK** n.f. — de l'inuktitut (une des quatre langues inuites).  
Fille au sens de filiation.

**PLEINE** adj. — Bien. — EXP. : *Se sentir pleine*. Éprouver un sentiment de plénitude. — *français du Québec*.

**PORTAGER** v. tr. — Action de porter le canot lorsqu'il n'y a pas de rivière ou que celle-ci est asséchée ou pas assez profonde pour permettre de naviguer. — *français du Québec*.

## Q

**QUELQU'UNE** pron. f. — Forme féminine de *quelqu'un*, car il n'y a aucune raison de parler de quelqu'un dans un groupe uniquement composé de femmes. Par ailleurs, il est tout à fait possible dans un futur très proche que quelqu'une puisse à l'instar de quelqu'un représenter un homme ou une femme.

## S

**SACRER** v.tr. — Jurer, insulter. En québécois les jurons sont souvent inspirés du vocabulaire religieux cf. *Tabarnak !et Osti !* pour tabernacle et hostie. — *français du Québec*.

**SHACK** n.m. — de l'anglais. Petite cabane, le plus souvent en bois, à la lisière ou dans la forêt. — *français du Québec*.

## T

**THING** n.m. — de l'anglais. Chose. — EXP. : *Avoir un thing* est une expression québécoise pour décrire un lien fort (amour, sexe) entre deux personnes sans que l'on en soit absolument sûr·e. — CIT. : « Je pense que Farah et Kass ont un thing. » (Ariane Lessard)

**TIKILLUARIT** n.c. — de l'inuktitut (langues inuites).  
Bienvenu·e.

**TOUSTES** adj., pron., adv. et n. inclusif pluriel — Terme inclusif pour *toutes et tous*. Ce mot est utilisé couramment aujourd'hui au Québec.

**TROU DE VER** EXP. — (astrophysique) Objet hypothétique qui permettrait de passer d'un univers à un autre, dans le cas d'une pluralité d'univers contigus. C'est un passage, un raccourci d'une réalité vers une autre réalité. Le seuil du trou de ver est formé par un trou noir. La théorie des trous de ver n'est, à ce jour, pas vérifiée.

## V

**VIBE** n.f. — de l'anglais. Vibration. — EXP. ARGOT. : *Avoir de bonnes (ou mauvaises) vibrations*. Ressentir ou produire de bonnes *vibe*. — PAR EXT. : *On a vibé* veut dire qu'on a ressenti des bonnes vibrations et qu'une entente est possible. — SYN. : *feelé·e*.

# Glossaire

## A

**ASL** est l'acronyme pour Armée Syrienne Libre.

## B

**BEATRIZ COLOMINA** est une architecte espagnole mondialement connue pour ses recherches sur l'influence de l'image véhiculée par la culture visuelle dominante (presse, film, publicité, télévision) sur l'architecture et l'espace urbain. Elle a publié de nombreux ouvrages dont *Privacy and publicity : modern architecture as mass media* et *Sexuality&Space*, Princeton Papers on Architecture, 1996.

Elle vit à New York et enseigne à la Princeton University.

**BÉGUINAGE. BÉGUINE.** Une béguine est une femme, le plus souvent célibataire ou veuve, qui a fait le choix de vivre en communauté laïque avec d'autres femmes, sans jamais prononcer de vœux perpétuels. Né au 12<sup>e</sup> siècle, ce mouvement essaima rapidement en Europe du Nord (Belgique, Flandres, Allemagne). Les béguines vivent dans des petites maisons individuelles, regroupées en village, le *béguinage*. Elles prônent le travail comme valeur émancipatrice et développent des savoirs et compétences en horticulture, médecine et enseignement. Leur organisation est de type autogéré et démocratique avec une grande dame qui prend la direction du

béguinage pour quelques années et après avoir été élue par toutes les membres de la communauté. Elles ont souvent été condamnées pour hérésie et persécutées par l'Église.

**BELL HOOKS** est une autrice, théoricienne et féministe noire Américaine du 20e siècle. Ses recherches se concentrent autour de la critique du pouvoir et de sa perpétuation. Elle croise féminisme, racisme et classisme et dénonce la dévalorisation générale de la femme noire dans la culture blanche et patriarcale dominante.

bell hooks a forgé son nom d'autrice à partir des noms de sa mère et de sa grand-mère et les écrit avec des minuscules pour mettre l'accent sur ce qu'elle écrit et ce qu'elle veut transmettre plutôt que sur sa personne.

Son premier ouvrage : *Ain't I a Woman ? Black Women and Feminism* a été publié en 1981 aux USA et en 2015 en France aux éditions Cambourakis. Le titre fait directement référence au discours délivré par Sojourner Truth à la Convention des Femmes à Akron, Ohio, le 29 mai 1851.

bell hooks est l'une des voix les plus influentes de l'afroféminisme.

**BIKINI KILL** est une groupe de punk rock américain exclusivement féminine et ultraféministe des années 90. Elle a donné naissance au mouvement *Riot Grrrl* et influencé de nombreuses musiciennes dans le monde dont les *Pussy Riot* en Russie. À suivre, écouter, réécouter.

## D

**DAECH** ou **EI**. Acronyme pour État islamique. Daech est une formation politique, militaire, terroriste essentiellement active en Syrie et en Irak.

**DALIE GIROUX** est une autrice pamphlétaire québécoise. Ses recherches s'inscrivent dans une réflexion sur le passé colonial du Canada. Elle est publiée chez Mémoire d'Encrier et enseigne les théories politiques et féministes à l'université d'Ottawa.

**DONNA HARAWAY** est une théoricienne, zoologiste et féministe Nord-Américaine. Son domaine de recherche se situe au croisement entre nature, culture, technique et féminisme. Elle propose une réflexion critique sur la production de la science qui n'est jamais neutre ou universelle, mais au contraire tributaire de la position et du point de vue de celui ou celle qui la produit et forge le concept de connaissances situées. Elle est professeure émérite de l'Université de Santa Cruz en Californie. Pour en savoir plus (en allemand)

## E

**EEL' S NEST** est, au Japon, le terme générique pour désigner des maisons bâties sur des parcelles particulièrement étroites. Nest veut dire nid en anglais et eel anguille. L'une des premières maisons construites sur ce modèle est la maison Azuma construite en 1976 par l'architecte Tadao Ando. Cette maison, construite sur une bande 15 mètres sur 3, ne comporte aucune fenêtre donnant sur l'extérieur, son propriétaire souhaitant ne pas avoir l'impression de vivre au Japon.

## F

**FASHION GIRL** est une fille à la mode et qui fait la mode. C'est tout à la fois un style de vie, une affirmation esthétique et politique de soi, une mise en scène du corps par le vêtement et une revendication.

## H

**HARRY POTTER** est un personnage de fiction, un fonctionnaire du Ministère de la Magie, un sorcier redoutable, un grand joueur de quidditch et le héros de ses propres aventures écrites par l'écrivaine J. K. Rowling (qui aurait quand même pu donner le rôle principal de sa saga à une fille, mais ses livres sont tellement bien qu'on ne peut pas vraiment lui en vouloir). En raison des commentaires transphobes de Rowling, Tamisha va plus loin, elle tue l'autrice et ne garde que son œuvre.

## J

**JOSÉPHINE BACON** est une poétesse, autrice et réalisatrice innue. Elle écrit en français et en innu-aimun. Elle a retranscrit et traduit de nombreux mythes fondateurs innus et ainsi contribué à sauver la culture de l'effacement programmé par la politique coloniale canadienne et québécoise. Elle est l'une des grandes voix poétiques du Québec. Ses recueils de poésie sont publiés chez Mémoire d'encrier.

## L

**LANGUES AUTOCHTONES.** Les langues autochtones sont les langues parlées par les premier·ères habitant·es du Canada. Les langues criées, l'inuktitut et l'ojibwé représentent près des deux tiers de la population ayant pour langue maternelle une langue autochtone. Les dix langues autochtones les plus souvent déclarées représentent près de 90 % de la population ayant pour langue maternelle une langue autochtone. Pour en savoir plus sur ces langues, [lire ici](#)

Pour en savoir plus sur la politique de réconciliation et de protection des langues et cultures autochtones, [lire ici](#).

## M

**MAISON DE MUÑECAS.** Une maison de muñecas est une maison de poupées, une maison en miniature. Muñeca veut dire poupée et poignet en espagnol.

**MARIE-CÉLIE AGNANT** est une poétesse, nouvelliste et romancière née en Haïti et habitant au Québec depuis 1970. Elle est éditée chez Pleine Lune, Mémoire d'Encrier et Remue-Ménage. Son œuvre, importante, est à [découvrir ici](#).

**MARIE-CHRISTINE LEMIEUX-COUTURE** est une autrice, militante et sémiologue québécoise. Elle a été éditée entre autres aux éditions du Remue-Ménage et De ta mère.

**MARION CRANE** est un personnage de fiction interprété par l'actrice américaine Janet Leigh dans le film *Psycho* d'Alfred Hitchcock. Après avoir subtilisé l'argent de son patron par amour pour son fiancé, Marion, en fuite, se réfugie dans le *Bates*

*Motel*. Alors qu'elle prend sa douche, elle est poignardée par Norman, le timide propriétaire du *Bates Motel*, interprété par l'acteur américain Anthony Perkins. Le film est basé sur le thriller éponyme de Robert Bloch.

## N

**NANCY** est une personnage de fiction interprété par l'actrice américaine Heather Langenkamp dans le film de Wes Craven *A nightmare on Elmstreet* (1984). Dans une petite ville américaine, deux adolescentes sont traversées par des visions effrayantes et se laissent peu à peu happer dans un monde cauchemardesque où règne la figure de Fred Krueger, un meurtrier d'enfants, assassiné dans cette même petite ville quelques années plus tôt. Le film est devenu un classique de l'horreur et le gant de cuir de Fred, une métaphore du male gaze : l'homme regarde la femme qui se laisse regarder. La femme emprisonnée dans le regard de l'homme devient l'objet de toutes ses jouissances sexuelles et autres. Si vous n'en êtes pas convaincu-es, allez faire un tour du côté des blockbusters américains...

## O

**OLIVIA TAPEIRO** est une écrivaine et traductrice québécoise. Elle a publié des romans et des textes poétiques chez VLB éditeur, XYZ, et Mémoire d'Encrier.

## S

**SAFITA** est ville syrienne située au Sud-Ouest du pays.

**SOJOURNER TRUTH** est une esclave affranchie, une oratrice et activiste noire Américaine du 19e siècle. C'est l'une des premières voix noires américaines à croiser esclavagisme, féminisme et condition de la femme noire aux USA. Dans son célèbre discours *Ain't I am a woman?* délivré à la Convention des Femmes à Akron dans l'État d'Ohio le 29 mai 1851, elle appelle les féministes blanches à se solidariser avec les femmes noires dans leur combat pour faire reconnaître leurs droits.

**SOPHIE CALLE** est une autrice et plasticienne française du 20e siècle. *Les dormeurs* est sa première installation. Du 1er au 9 avril 1979, elle invite 28 personnes à venir dormir chez elle, documente leur sommeil et leurs insomnies pour en faire un journal extime, c'est-à-dire un journal intime sur les autres. *Les Dormeurs* a été publié en chez Actes Sud en 2001.

**SOUVERAINISME.** Le souverainisme au Québec est un mouvement politique qui milite pour l'indépendance politique du Québec.

**SX NOIR** est une activiste et travailleuse du sexe étasunienne. Elle est présidente de l'organisation Women of sex tech qui étudie les frontières entre le travail du sexe et la technologie et créatrice du Podcast Thot Leader Pod Pour en savoir plus, SX Noir.

## T

**TUNNEL.** Pour en savoir plus sur la théorie des tunnels, lire cet article dans la architectural review.

*« The tunnel, hand-dug, illegitimate and unlicensed, essentially expresses a difficult and unstable vector for liberation. Standing tall, immobile, indifferent, the wall keeps elements out and creatures in; it shields and protects, rationalises, cuts off and controls. A passage carved underneath, from this side to the other, the tunnel connects disparate points and hides its denizens from view; it shields and protects, but also complicates, contravenes and subverts. »*

## V

**VIRGINIA WOOLF** est une autrice britannique du 20<sup>e</sup> siècle. En 1929, elle publie un essai *Une chambre à soi — A room of One's Own* sur la place des autrices dans la littérature mondiale et sur les conditions matérielles nécessaires pour que les femmes puissent avoir accès à l'écriture. Ce livre est considéré comme l'une des œuvres fondatrices du féminisme.

## W

**WENDY TORRANCE** est un personnage de fiction interprété par l'actrice américaine Shelley Duvall dans le film *Shining* de Stanley Kubrick. Réfugiée dans la salle de bain avec son fils, Danny, Wendy échappe de justesse aux attaques ultra-violentes et aux accès de folie meurtrière de son mari, Jack Torrance,

interprété par l'acteur américain Jack Nicholson. Le film est basé sur le roman éponyme de Stephen King. Il existe différentes versions filmées du livre, celle de Stanley Kubrick est la plus connue.

# Bibliographie

1. Anouk Sugàr, *Perdre la maison*, Éditions Varia
2. Apolline Vranken, *Des béguinages à l'architecture féministe*, à lire ici
3. Beatriz Colomina, *The century of the bed*, Verlag für Moderne Kunst
4. Beatriz Colomina, *Domesticity at war*, MIT Press
5. bell hooks, *Yearning: Race, gender and cultural politics*, Routledge
6. Dalie Giroux, *L'Œil du maître*, Éditions Mémoire d'encrier
7. Donna Haraway, *Cyborg Manifesto*, Socialist Review
8. Gloria Anzaldúa, *Borderlands/La Frontera : The New Mestiza*, Aunt Lute Books
9. Itziar Ziga, *Devenir Chienne*, Cambourakis
10. Jane Rendell, Barbara Penner et Iain Borden, *Gender Space architecture : An interdisciplinary introduction*, Routledge
11. Joséphine Bacon, *Uiesh*, Éditions Mémoire d'encrier

12. Maggie Nelson, *Les argonautes*, Éditions du sous-sol
13. Marie-Célie Agnant, *Femmes des terres brûlées*, Éditions de la Pleine Lune
14. Marie-Christine Lemieux-Couture, *Tourner sur soi en technicolor*, Éditions du Remue-Ménage
15. Marguerite Duras et Michelle Porte, *Les lieux de Marguerite Duras*, Les Éditions de Minuit
16. Martine Delvaux, *Le boys club*, Éditions du Remue-Ménage
17. Monique Wittig, *La pensée straight*, Éditions Amsterdam
18. Olivia Tapeiro, *Rien du tout*, Éditions Mémoire d'encrier
19. Paul B. Preciado, *Un appartement sur Uranus*, Grasset
20. Pauline Harmange, *Moi les hommes, je les déteste*, Éditions du Seuil
21. Silvia Federici, *Caliban et la sorcière*, Éditions Entremonde
22. Sophie Calle, *Les Dormeurs*, Actes Sud
23. Starhawk, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique*, Cambourakis

24. SX Noir, visiter son site

25. Valérie Lefebvre-Faucher, *Procès Verbal*, Écosociété

# Cahier de Romane (extraits)

Zarha	2021	-
Rayan	2021	-
Dariâ et Chalipa	2021 († 2021)	-
Yasmine	2021	pirate·sse
Nadia	2021	cuisinière
Tamisha	2021	pirate·sse
Ariane	2021	professeure
Ruba	2021	cuisinière
Anila	2021	horticultrice
Felicia	2021	cuisinière
Kebe	2021	cuisinière
Dahabo	2020	horticultrice
Makko	2020	horticultrice
Faya	2019	cuisinière
Bertina	2017	cuisinière

Yusra	2015	pirate·sse
Roaa	2011	professeure
Warsama	2007	pirate·sse
Danaé	2004	archéologue
Farah	2003	pirate·sse
Maria	2003	pirate·sse
Felcie	2000	biologiste
Kass Argo	2000	capitaine
Svetlana	1999 († 2001)	physicienne
Isabella	1995 († 2002)	physicienne
Jane	1990	médecine
Mei	1986	médecine
Romane	1984	infirmière
Silvia	1981	architecte
Sébastienne	1978 († 2005)	ébéniste
Bao	1967	horticultrice
Wen	1965	horticultrice

Ahn	1961	horticultrice
Jiao	1961	horticultrice
Lan	1960	horticultrice
Lin	1959	horticultrice
Kenojuak	1950	gardienne de l'océan
Madame Dou/Doula	1457 (5)	herboriste